Illinois U Library

NUMÉRO 88 — 11 AOUT 1951

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

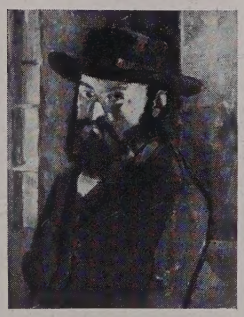
UN PORTRAIT DE CÉZANNE

PAR JEAN DE BEUCKEN

★

PREMIÈRE PARTIE

(1839 à 1880)



Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

L'une des trois eaux-fortes — les seules de Cézanne. Exécutée sur zinc chez le docteur Gachet à Auvers, elle représente Guillaumin.

UN PORTRAIT DE CÉZANNE

par

JEAN DE BEUCKEN

★

PREMIÈRE PARTIE

(1839 à 1880)

Ce qui séduit le plus, dans l'art, c'est la personnalité de l'artiste.

(PROPOS DE CÉZANNE.)

La plus grande charité envers les morts, c'est de ne pas les tuer une seconde fois en leur prêtant de sublimes attitudes. La plus grande charité, c'est de les rapprocher de nous, de leur faire perdre la pose.

(FRANÇOIS MAURIAC.)

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1951 by Jean de BEUCKEN.

Supplément au N° 304 de « France-Illustration-Le Monde Illustré ».

JEAN DE BEUCKEN

NÉ à Warsage (Belgique), en 1905, Jean de Beucken fit des études d'archéologie et d'histoire de l'art qui faillirent faire de lui un égyptologue. Mais il préféra vite se tourner vers la littérature, qu'il se borna d'abord à défendre en fondant, à l'intention des bibliophiles, les « Éditions du Balancier ». Puis il aborde le roman en 1936 en publiant « Sainte-Anala ». Vivant une grande partie de l'année dans un petit mas de Saint-Remy-de-Provence, il y rassemble les éléments d'une grande étude sur le peintre des tournesols qu'il publie en 1938 : « Un portrait de Vincent van Gogh ». Ce travail d'exégèse de l'art n'interrompt pas son œuvre de romancier : « la Vie basse » (1943), « Un monde fini » (1945). Après un voyage au Canada il s'attelle à une œuvre de longue haleine, et pendant trois ans il va rassembler minutieusement tout ce qui est connu de la vie de Cézanne, interrogeant les descendants du génial peintre d'Aix, confrontant les documents, vérifiant les légendes. « Un portrait de Cézanne », que nous offrons aujourd'hui à nos abonnés, est le résultat de ce long travail qui remet dans sa vraie lumière le visage d'un des maîtres de la peinture contemporaine.

Dans le cas Cézanne les ancêtres ne jouent guère de rôle. La famille provient-elle de Césana, petite ville du Piémont montagnard ? Et s'est-elle ensuite fixée à Briançon ? Simple tradition, car on n'a pu prouver la filiation entre ces Cézanne et ceux d'Aix-en-Provence, dont descend le peintre. La généalogie n'est pas longue et les professions sont modestes : un perruquier eut un des enfants, né en 1756, ira s'établir comme tailleur d'habits à Saint-Zacharie-du-Var, petite localité à quelques lieues d'Aix. C'est là que naîtra, en 1798, la Révolution finissante, son fils Louis-Auguste.

Louis-Auguste Cézanne fera une carrière fructueuse, et c'est finalement grâce à son argent que son fils pourra réaliser son œuvre de peintre. Il entera sa chance dans la chapellerie, car Aix est alors réputée pour ses feutres en poils de ces lapins qu'on élève tout exprès dans la campagne environnante. Mais c'est à Paris qu'il ira faire son apprentissage : d'abord simple ouvrier, puis commis. Il y séjournera trois ou quatre ans. Vers 1825 il revient à Aix et, avec deux associés, fonde la firme « Martin, Coupin et Cézanne ». Leur magasin est bien situé, sur le cours Mirabeau, artère principale. Ils s'occupent aussi d'exportation. Ce sont des intermédiaires et non des fabricants. L'affaire prospère.

Louis-Auguste finira par faire sa maîtresse d'Élisabeth Aubert, fille d'un Aixois, tourneur de chaises. Elle a seize ans de moins que lui. La liaison se prolonge et des enfants naissent : Paul, le 19 janvier 1839 — à 1 heure du matin — et Marie, en 1841. Paul est né au 28 de la rue de l'Opéra, qui par quelques beaux et vieux hôtels rangés, prolonge le cours Mirabeau. Bientôt Élisabeth Aubert et son premier enfant vont s'installer chez le père. Louis-Auguste dépasse la quarantaine. Mais il n'épousera Elisabeth qu'en 1844, lorsque la situation commerciale de cet homme volontaire et autoritaire sera devenue des plus solides.

L'ascendance de Paul Cézanne est donc provençale : aixoise depuis plusieurs générations du côté paternel, et marseillaise par la grand-mère maternelle. Son père continuera à s'élever matériellement — sans doute n'a-t-il pas d'autres ambitions — mais ses deux aînés, même reconnus, n'en seront pas moins des « enfants naturels » dans une ville de province catholique et aristocratique, où la noblesse conserve encore des vestiges brillants.

Dans la prime jeunesse de Paul Cézanne ne recherchons pas trop les traces de sa future vocation. On pourrait retrouver les mêmes anecdotes chez les enfants de son âge : à cinq ans, le pont dessiné au charbon sur un mur et la boîte de couleurs dont on barbouille les numéros du *Magasin pittoresque*. Cézanne ne fut pas un enfant, un adolescent, ni même un jeune homme prodige.

Tout enfant il se montre irritable et même violent, mais ses colères soudaines passent vite. Il paraît sensible ; il sait être affectueux. Il aime sa sœur Marie. Celle-ci, sa cadette de deux ans, montrera toujours un équilibre, un bon sens qui l'impressionneront toute sa vie. Mais elle a aussi le caractère entier de leur père. Vers sa dixième année Paul est placé comme demi-pensionnaire à Saint-Joseph ; il n'y brille guère. Parmi ses camarades se trouve un certain petit Henri Gasquet...

L'association « Martin, Coupin et Cézanne » ayant été dissoute, Louis-Auguste continue seul le commerce de chapellerie pendant trois ans. En 1848 la banque Bargès ayant fait faillite, une nouvelle banque s'impose. Louis-Auguste s'associe à bénéfices égaux avec le caissier de la firme disparue pour fonder la « Banque Cézanne et Cabassol », à laquelle il apporte tout le capital : 100.000 francs. Une grosse somme pour l'époque ! Depuis des années ne s'occupait-il pas d'affaires bancaires en prêtant — contre un bon intérêt — à des éleveurs de lapins sur qui il avait ainsi barre.

1852 est la première date qui compte vraiment dans la vie de Cézanne. Son père le place comme interne au collège Bourbon, le meilleur collège d'Aix. Paul a treize ans. Il entre en sixième. En septième vient d'entrer, comme demi-pensionnaire, un garçon de douze ans, Emile Zola, dont le père a mené une curieuse vie d'aventures et d'affaires.

Officier d'artillerie, il a renoncé à l'armée, est devenu ingénieur civil et inventeur ; a vécu en Autriche, en Angleterre, en Algérie, où il a repris du service dans la Légion étrangère ; après son licenciement, débarqué à Marseille, il s'y est tellement plu qu'il y a ouvert un bureau.

D'une activité et d'une imagination débordante, il accumule aussitôt les projets. Il s'obstine à vouloir alimenter en eau potable la ville d'Aix, à laquelle les sources thermales ne suffisent pas en période de sécheresse. Pourquoi ne pas fermer d'un barrage une gorge des environs ? Ses démarches nécessitent beaucoup de déplacements à Paris. Au cours de l'un d'eux il remarque à la sortie d'une église une belle jeune fille de dix-neuf ans. Ainsi épouse-t-il, lui âgé de quarante-trois ans, M^lle^ Emilie-Aurélie Aubert, fille d'un entrepreneur en bâtiments. Emile naîtra le 2 avril 1840, à Paris, où le jeune ménage a dû revenir pour quelques mois. En 1847 l'affaire du barrage est enfin réalisée et, déjà, on fait sauter les rochers de la gorge des Infernets, à quelques kilomètres de la ville, lorsque François Zola meurt subitement. Embarquée dans des procès, sa jeune veuve se trouve bientôt dans une situation gênée qui ne fera qu'empirer.

Au collège Bourbon, Cézanne et Zola ne tardent pas à se lier d'amitié. Et pour chacun d'eux c'est le vrai début dans la vie. Ils se sont sentis attirés l'un vers l'autre à cet âge où l'amitié précède l'amour. En Paul, son aîné d'un an, plus grand et plus fort, Emile trouve un protecteur, car les camarades peuvent être cruels envers ce garçon assez chétif, peu loquace, rêveur et presque pauvre ; comme il parle sans accent, ce qui paraît une affectation, on le traite de « Parisien ». Paul, lui, peut être considéré comme un bon élève. En septième, un premier accessit en version latine, un second accessit en histoire et en géographie et un

premier prix en arithmétique ; cela dut faire plaisir à M. Cézanne, qui voyait en ce fils unique son successeur à la banque.

Paul et Émile se sont découvert beaucoup de goûts communs, surtout littéraires. Émile se sent depuis l'enfance une vocation d'écrivain et il a commencé un roman, un épisode des croisades. Ils ne sont pas dans la même classe, mais outre les récréations ils peuvent se retrouver dehors ; un camarade de leur âge, Baptistin Baille, se joint bientôt à eux pour former un groupe de trois inséparables. Rien n'empêche qu'ils se voient chez leurs parents ou aillent se promener ensemble.

La banque Cézanne et Cabassol prospère. Une petite fille, Rose, est née chez les Cézanne, treize ans après Marie. (Les Cézanne habitent maintenant une grande maison bourgeoise rue Matheron). Les études de Paul sont toujours satisfaisantes : en cinquième, un prix de version latine, un second prix de grec, etc. Quant à Zola il réussit de mieux en mieux — est-ce le miracle de l'amitié, une confiance nouvelle ? — et il finira par remporter beaucoup de prix. Notons qu'en religion Zola se montre plus fort que son ami. On fait un peu de peinture et de dessin au collège Bourbon, mais Cézanne ne remportera en tout qu'un accessit en deuxième année. Là aussi Zola se distingue : le crayon à la main, il est sans doute plus appliqué, plus fidèle au modèle ; cela seul compte pour le professeur. Pour la musique, Cézanne est réduit à prendre des leçons particulières, et Zola, lui, n'a pas l'oreille très juste.

Pendant les vacances, Cézanne, Baille et Zola sont vraiment inséparables. Ils peuvent vagabonder à loisir dans ce magnifique pays. L'été ils vont se baigner dans l'Arc, petite rivière qui sinue aux alentours d'Aix. Le pont des Trois-Sautets a leur préférence. C'est à une demi-heure de la ville, par une bonne route, bien ombragée de platanes, ce qui compte par les fortes chaleurs. L'endroit est plaisant : un vieux pont étroit, d'une seule arche qui paraît mince, assez parfaite et, en contre-bas, des bouquets de saules, des peupliers argentés, un ou deux micocouliers. L'eau, malgré ses clairs graviers, reste trouble comme l'eau des torrents. Elle n'est guère profonde. Bains de pieds, trempettes qui permettent de se laisser sécher, de lézarder nus. Est-il sensation plus délicieuse que d'être ainsi entre amis ?

Maintenant, ces garçons qui grandissent font des promenades de plus en plus longues : la vallée l'Arc aux courbes molles couvertes de sapi quelques propriétés ornées de platanes, où s'expl tent un peu d'oliviers et d'amandiers, le long la route qu'ils remontent en direction de la Palet affectionnant un pin qui « avançait sa tête chevel sur le gouffre qui s'étendait à ses pieds », com l'écrira, avec une exagération toute méridiona Cézanne à Zola.

Ils vont aussi au Tholonet, mais par une aut route, d'où l'on découvre soudain, à un tourna la masse rocheuse de la Sainte Victoire qui dessine avec une délicatesse nuancée et variab sur le ciel bleu. On passe devant une curieu bâtisse de pierre, aux fenêtres encadrées de briqu en forme d'ogive et qui s'appelle assez mystéri sement « le Château noir ». Près du Tholonet trouve la profonde et vaste dépression de la gor des Infernets, avec le barrage imaginé par le pè de Zola. C'est à la fois un fier pèlerinage et l'occ sion de se baigner.

Pour les expéditions on emporte des provisio la « biasse », et l'on mange sur l'herbe. Apr quoi, le plus souvent, on récite des vers. Au co mencement c'était Victor Hugo, dont la riche verbale était bien faite pour les émerveiller. P tard une autre révélation correspondant à l âge : Musset. Dans leur conversation ils parl de l'amour, mais c'est d'un amour pur, idéali Au fond, ils se sentent timides devant les femm et trop jeunes pour les affronter.

Entre temps les affaires de M^me^ Zola empiraie Elle avait pourtant lutté avec courage contre créanciers, et ses parents étaient venus s'instal auprès d'elle à Aix pour la seconder. Une vie plus en plus chiche, des loyers de plus en p modestes, le souci de faire continuer des études son fils. Quand la mort de sa mère, en 1857, l'obl à regagner Paris, elle laisse son fils à Aix, com il le désire. Mais au début de l'année suivante lui écrit de venir la rejoindre, car elle a pu, gr à la protection d'un ancien ami de son mari, obte une bourse au lycée Saint-Louis.

Navrés, les amis devront se séparer. Céza et Baille projettent de s'installer à Paris, s leurs examens passés (ce sont des jeunes g maintenant) ; de mener là-bas une vie commu de réussir ensemble. En attendant ils s'écrir souvent, et Zola compte bien retrouver ses d camarades aux grandes vacances.

DES VERS, UN PEU DE PEINTURE...

Assurément le trio s'était jugé supérieur à la moyenne des garçons du collège. Cézanne et Zola se croyaient artistes, et Baille comptait bien se distinguer lui aussi, mais dans les sciences. Tout cela n'allait pas sans romantisme. Cézanne, qui faisait des vers avec plus de facilité que Zola, se sentait attiré maintenant par le dessin et, en dehors de ses études, il fréquentait un cours du soir donné par le pro seur Gibert à l'Académie des beaux-arts. I remporte un second prix : preuve qu'il est cap d'exécuter un dessin académique, tout comm était parvenu Zola avant lui.

Sa mère, dont il est le favori, est fière de l sa sœur Marie, qui exécute elle-même de vr aquarelles de jeune fille, doit approuver. Mais père, s'il avait pu pressentir une vocation d'art serait entré dans un belle colère. Et Paul se g

lui avouer son projet de rejoindre Zola à Paris ès qu'il le pourra. En attendant il va au musée Aix voir un ensemble de peintures anciennes ui comprend de bonnes toiles de maîtres italiens espagnols, *le Prisonnier de Chillon,* de Dubufe eintre alors à la mode et dont Paul trouve œuvre comme un beau tableau moderne), et tout que le peintre Granet, prix de Rome, a légué sa ville natale : ses œuvres, diverses collections, surtout l'admirable portrait qu'Ingres, son ami, de lui.

Paul et Emile essaient de bavarder par lettres, longues lettres qu'on écrit en deux ou trois fois. Iais ils ne s'expriment pas exactement comme ils arleraient en tête à tête, et une fantaisie exagérée dissimule souvent cette pudeur des sentiments ıtimes des Méridionaux. Les vers dont Cézanne maille ses lettres pour leur ajouter de la verve ont d'une facilité telle qu'il éprouve ensuite le esoin de les plaisanter.

Zola est parti depuis deux mois, et Cézanne ne eut s'empêcher de dire (9 avril 1858) : « Depuis ue tu as quitté Aix, mon cher, un sombre chagrin 'accable ; je ne mens pas, ma foi. Je ne me recon- ais plus moi-même, je suis lourd, stupide et lent. » l continue à voir souvent Baille, et, s'il ne trouve as chez lui *cette nécessité de poésie,* ensemble ils arlent de Zola.

Cézanne va sur ses vingt ans, et affecte de 'intéresser aux femmes comme il convient à cet ge.

Mon cher, tu sais, ou tu ne sais pas,
Que d'un amour subit j'ai ressenti la flamme.
Tu sais de qui je chéris les appas.
C'est d'une gentille femme
Brun est son teint, gracieux est son port,
Bien mignon est son pied, la peau de sa main fine
Blanche est sans doute...

Et, après ces lieux communs, une note humoris- ique : « Car elle avait des gants. » Dans la même ettre : « Mon cher, j'étudie pour le bachot. Ah ! i j'étais bachot, si tu étais bachot, si Baille était achot, si nous étions bachot. Baille du moins le sera, mais moi : coulé, submergé, enfoncé, pétrifié, amorti, anéanti, voilà ce que je serai. »

Les lettres de Zola, longues aussi, témoignent de noins de fantaisie, et on y trouve des descriptions plaquées. Vers la mi-juin il s'est baigné en Seine, la Seine large, profonde, et par là dangereuse pour un habitué de l'Arc et même du barrage. Evidem- ment Paris est grand, plein de monuments, plein de femmes charmantes. Mais il préfère Aix. Au fond, il se sent dépaysé. La tournure d'esprit des Pari- siens, même, lui donne envie de revoir ceux dont il connaît le véritable esprit. Aussi après descriptions et considérations assez banales, se ressaisit-il pour plaisanter l'histoire de la conquête (?) de Cézanne, laissant paraître un peu d'inquiétude : « Je ne veux pas qu'on me détériore mon Cézanne. » Il interroge : « Nages-tu ? Fais-tu la noce ? Peins- tu ? Joues-tu du cornet ? Poétises-tu ? » Lui pour- suit ses études et travaille à sa littérature. Il vient de terminer une comédie : *Enfoncé le pion,* plus de mille vers. Mais les examens approchent. Il se promet de « ne pas attraper de courbatures », ne guignant qu'un prix, celui de narration. Et dans deux mois il compte bien se retrouver à Aix.

Cézanne répond que cette lettre lui a fait éprouver du bien-être. Une certaine tristesse inté- rieure le possède. Il ne rêve que de cette femme et ignore qui elle est. Il la croise quelquefois en se rendant au monotone collège. Il pense ressentir un véritable amour. Un certain ennui l'accompagne partout. Pour faire passer cela il n'y a qu'un peu de vin, affecte-t-il... Mais son humeur tourne au cours même de la lettre, et il improvise un dessin à la fois naïf et cocasse, où figurent des avocats en toge pour illustrer un poème bouffon : « Cicéron foudroyant Catilina après avoir découvert la conspi- ration de ce citoyen perdu d'honneur. »

Et la correspondance continue. Une lettre de juillet contient cet aveu :

Je n'ai pas encore porté
A mes lèvres innocentes
Le bol de la volupté.

Malgré cette remarque : « Il me semble que je te vois lire ces vers soporifiques, je te vois (c'est un peu loin, pourtant) branler la tête en disant : « Ça ne ronfle pas chez lui la poésie », il ajoute un poème : *Chanson en ton honneur,* en l'honneur de la compagne inconnue et désirée, et annonce dans un post-scriptum qu'il a conçu l'idée d'un drame en cinq actes que nous intitulerons (toi et moi) : *Henry VIII d'Angleterre.* « Nous ferons cela ensemble aux vacances. »

Zola répond par un poème : « A mon ami Paul » où il ne tressera pas les fleurs de son « humble bouquet » pour une bien-aimée :

C'est qu'il est par le monde
Un cœur que je préfère au doux cœur d'une blonde,
Un tendre et noble cœur sur lequel aujourd'hui
Je vous mets, pour distraire un instant mon ennui.
Allez vers mon ami, car sa mâle poitrine
Est préférable aux seins d'une gorge enfantine.

Fin juillet Baille est bachelier ès sciences, et va présenter dans quelques jours son baccalauréat ès lettres ; il réussira, bien entendu. Cézanne, qui tout en bûchant prévoit un échec et frémit, dit-il, quand il voit toute la géographie, l'histoire, le latin, le grec, la géométrie conspirer contre lui, échoue à son bachot, et il lui faudra travailler une partie des vacances et se représenter en novembre... Mais Zola arrive. Zola est là. Quel bonheur ! Et que de choses à raconter, car il vient tout de même de Paris : on l'écoute décrire certains monuments : le Louvre, Versailles. Cézanne et Baille n'en ont que plus envie d'aller vivre là-bas avec lui.

Malgré la chaleur ils font de grandes randon- nées, partant à l'aube, emportant la « biasse » ; ils s'installent à l'ombre pour manger, boire un coup de vin et surtout discuter. Les bons bains au barrage des Infernets, où ils s'amusent à lutter nus ! Ils se retrouvent comme ils se sont quittés. Il leur arrive, à ces jeunes gens, de manifester une extrême jeunesse, d'attraper des grenouilles comme des gamins. A peine vont-ils au café le soir. Et s'ils parlent des femmes ou de l'amour, c'est avec ce mélange d'idéalisme et de grossièreté des garçons vierges ou presque ; pour rien au monde ils n'accepteraient de femmes entre eux.

Mais Zola doit regagner son lycée parisien. Cézanne se représente en novembre au baccalauréat ès lettres et il est reçu avec la mention « assez bien ». Il va donc pouvoir suivre les cours de la

Faculté de droit d'Aix, tandis que Braille devra continuer ses études à Marseille. Hélas ! les voilà tous trois séparés. Leur correspondance reprend donc de plus belle.

D'humeur changeante, fantasque même, et avec cela têtu, plus obstiné que volontaire, exubérant parfois, et fin comme un Provençal, mais vite découragé (*Il est bien noir pour moi le ciel de l'avenir,* phrase absurde qu'il sort déjà volontiers), Cézanne affiche surtout dans ses lettres une fantaisie toute littéraire, sans originalité ; ses phrases cafardeuses y paraissent toujours exagérées, un tantinet romantiques. Il va sur ses vingt ans, il ne donne guère d'ennuis à ses parents, mais on ne peut dire qu'il soit par le caractère en avance sur son âge. Ce qui trompe peut-être un peu, c'est son solide aspect physique.

Zola, étant tombé malade, a caché la gravité de son état à son ami, qui apprend la nouvelle par une tierce personne, alors que Zola est guéri. Aussi la lettre de Cézanne, après une brève allusion, contient-elle surtout des vers :

Hélas ! j'ai pris du droit la route tortueuse,
J'ai pris, n'est pas le mot, de prendre on m'a forcé !
Le Droit, l'horrible Droit d'ambage enlacé
Rendra pendant trois ans mon existence affreuse !

Il se juge : « Ne dirais-tu pas à entendre, non à lire, ces insipides vers, que la muse de la poésie s'est à jamais retirée de moi ? Hélas ! v'là ce que fait ce misérable Droit. » Prétexte, car à vrai dire ces vers ne sont ni pires ni meilleurs que les autres, auxquels lui-même, et surtout Zola, attribuaient une certaine importance : vers faciles, parodies littéraires. Cézanne continue le dessin et même la peinture, ce qui le fait encore regarder comme un garçon bien doué.

Il vient d'arriver à Cézanne une aventure qu'il raconte avec bonne humeur (dans une lettre du 20 juin 1859). Il rencontrait souvent dans la rue une fille qu'il trouvait « very fine ». Bien entendu, il n'avait jamais osé l'aborder, mais il pensait à elle, rêvassait : « Je me disais en moi, si elle ne me détestait pas, nous irions à Paris ensemble, là je me ferai artiste, nous serions ensemble. Je me disais comme ça nous serions heureux, je rêvais de tableaux, un atelier au quatrième étage, toi avec moi, c'est alors que nous aurions ri. » (Il rêve surtout d'abandonner des études de droit qui l'ennuient et de mener une vie d'artiste ; elle représente pour lui la liberté et l'occasion de rejoindre son ami à Paris).

Mais l'histoire continue : Cézanne rencontrant leur camarade Seymard, celui-ci l'entraîne : « Je vais te faire voir une gentille petite que j'aime et qui m'aime », et il le présente à son amie, la femme que vous pensez : une nommée Justine, couturière de son état. Cézanne raconte cela tout en fumant un excellent cigare que lui a donné Zola. Il se réjouit par avance de ce que son ami sera à Aix fin juillet, c'est-à-dire dans un peu plus d'un mois. Et il couvre le verso de la dernière feuille d'un dessin rappelant leurs agréables baignades.

L'arrivée de Zola interrompra cette correspondance, à laquelle Cézanne s'applique avec une plume mince, d'une écriture un peu féminine, un peu ornée. Plus soignée encore, cette écriture pourrait devenir celle d'un comptable. Mais Cézanne ne se soucie guère des marges, et il parsème ses lettres de charges médiocres en dépit de ses cours dessins. La joie de se revoir après des mois es peine assombrie par une mauvaise nouvel accepté au bachot à l'écrit, Zola est refusé à l'o comme insuffisant en allemand, en histoire, et, qui est plus humiliant, en littérature. L'atmosph de Paris ne lui vaut rien ; il ne s'est pas fait ami de tous ses camarades. Il devra consacrer travail une partie des vacances ; c'est empois nant. Cézanne, de son côté, se plaint de ses étu de droit. Baille, seul, poursuit à Marseille des étu qui l'intéressent.

Mais, au diable tout cela ! Jouissons d'ê ensemble. Et les longues excursions reprenne départ à l'aube, expéditions d'une vingtaine kilomètres au cours desquelles on trouve toujo moyen de se baigner. Oh ! la Provence que retro Zola, l'atmosphère intense et la pureté paysages dessinés dans la lumière et le bruit et vibrant des cigales ! Quelle différence avec vie étriquée qu'il mène à Paris...

Isidore, l'un des deux frères de Baille, accompagne maintenant : il porte la « biasse et il n'est pas peu chargé avec le pain, le saucis les olives, la salade, le gigot, sans oublier les b teilles de vin. Par pure gloriole on s'encombre fusils : mais le gibier est rare, et si Baille mon certaines dispositions de chasseur, Cézanne rien d'un brillant tireur et Zola est déjà un myope. Il arrive maintenant à Cézanne d'empo sa boîte de couleurs. Il veut faire un tableau plein air intitulé : *les Brigands.* Le site des In nets donnera le fond romantique. Zola et les d Baille serviront de modèles, en prenant comme pourront des mines patibulaires. Mais la toile satisfait pas Cézanne, qui y renonce bient Pendant ces joyeuses équipées on ne néglige la littérature. On continue à réciter Musset, e conversation devient parfois passionnée à c de Zola, qui rêve d'une vie de lutte et de tra artistique, entraînant Cézanne dans sa foi.

Il n'est pas dans le caractère de Zola d'en l'aisance bourgeoise des Baille ou la fortune cr sante des Cézanne, mais il ne peut manquer ressentir une certaine fierté chaque fois qu'il retrouver son ami dans la magnifique propr que M. Louis-Auguste Cézanne vient d'ach Proche de la ville, le « Jas de Bouffan » est grande et noble bâtisse Louis XIV édifiée dan parc qui a de l'allure, avec sa vieille allée de r ronniers. Des communs, une quinzaine d'hect de vignobles, un domaine de rapport, c'est ce a surtout intéressé le banquier. Le précédent priétaire a laissé la demeure dans un triste éta délabrement. On s'en contentera d'abord co résidence d'été et on n'y fera que d'indispensa réparations ; des meubles quelconques la garni très sommairement. Les Cézanne, qui resten petites gens, n'y vivront jamais en châtelains.

Il ne déplaît pas à Louis-Auguste Cézann posséder un solide bien au su et au vu de t La société d'Aix, cette noblesse qui s'appauvr ne rien faire, vit en dehors du siècle et comm à se momifier, se scandalise de voir cette dem historique passer des mains d'un noble à un par qu'elle ne recevrait pas. Mais Louis-August songe même pas à se faire recevoir dans la so d'Aix, et non plus sa femme, l'ancienne ouv qui reste toute simple (totalement analphabèt moment de leur mariage, maintenant elle sai

oins écrire son nom). En fait, les Cézanne ne ient guère de monde en dehors de la famille, u nombreuse. Paul fréquente à peine quelques marades de la faculté ou des Beaux-Arts, ou des ations de café, sans se soucier de leur rang cial ; au contraire, ils sont le plus souvent rigine modeste.

Le talent de Paul va trouver son utilité au Jas de Bouffan » : ce paravent de grosse toile nt les six panneaux font environ 4 mètres sur n. 50 de hauteur, il le complète dans le style ancien la maison. D'un côté, des éléments décoratifs ; l'autre, dans un encadrement qui imite la bor- re des tapisseries, de vagues paysages derrière grands arbres stylisés peints à la colle, où ajoutent de petits personnages et des détails à uile. Zola l'aidera dans cette besogne. Cela fera un agréable pastiche. Depuis quelque temps Cézanne peint de plus en plus. Ses premières œuvres, de dimensions modestes, sont des copies de toiles anciennes, guère importantes, comme ce temple en ruines qu'il a rendu médiocrement d'une manière assez sombre.

Mais voici que les amis doivent se séparer : les études ! Cézanne reste seul, de plus en plus hanté par la littérature, la peinture, l'art. Ce n'est pas à Aix qu'il trouvera la liberté qu'il désire. Aller à Paris, rejoindre son ami Zola qui l'a raffermi dans ses intentions, sa vocation d'artiste ? Bien entendu, il n'ose pas en parler à son père. Marie est trop positive, toute jeune fille qu'elle est (Rose, à cinq ans, ne compte pas), et sa mère, qui l'adore, est si effacée — elle lui fait pourtant confiance par amour, l'instruction lui manquant...

INDÉCISIONS

Cézanne reprend donc sa correspondance avec Zola sur le même ton, avec plus de vers que de prose. Il lui annonce la parution en feuilleton d'un insipide roman du « flasque Marguery », leur camarade du collège Bourbon. C'est la première fois que l'un d'entre eux publie quelque chose. Cézanne n'est as tendre : « C'est du dernier mauvais », « sau- renu », « mesquin ». Une autre lettre contient un ng poème : *une Terrible Histoire* : c'est la rela- ion, par une romantique et fantastique nuit d'été, 'un cauchemar qui commence d'une manière resque bouffonne, mais auquel, par moment, auteur paraît se laisser prendre. Suit aussitôt une harade en vers dont la solution est « chat-riz- hé ».

Pour Zola la vie n'est pas drôle du tout. Après on échec au baccalauréat il cède d'autant plus au écouragement qu'il se sent une vocation littéraire mpérieuse sans avoir rien produit de remarquable usqu'alors. Et il se trouve à Paris ! Sa meilleure hance. Mais il ne peut demeurer à la charge de sa ère, qui vit pauvrement, avec son père à elle, des etites économies de celui-ci. Boursier renonçant à es études, il lui est impossible de se consacrer ntièrement à la littérature, car il faudrait aussi en ivre. L'ami de son père intervient à nouveau au ébut de 1860, et cette fois pour lui procurer un etit emploi aux docks. (A quoi aurait su prétendre e garçon de vingt ans qui n'a pas de diplômes ?) Zola n'y gagnera que 60 francs par mois. Le ogement maternel, trop exigu, il loue une chambre ans un hôtel meublé. Là au moins il pourra écrire ranquillement...

Sa vie, il la raconte à Cézanne : de 9 heures 4 heures il enregistre des déclarations de douane t transcrit la correspondance, besogne fastidieuse. Quand il n'a rien à faire il lit son journal, se pro- ène de long et large, et bâille. Sitôt dehors il se ecoue comme un oiseau mouillé, allume sa ouffarde, respire, vit enfin. Il roule dans sa tête de longs poèmes, de longs drames, de longs romans ». Mais il faudra attendre le beau temps, la chaleur, pour donner libre cours à sa verve gelée par l'hiver. « Vertu Dieu ! Je veux publier un livre de poésies et te le dédier. » Cézanne lui demande de parler de ses maîtresses, ne se rendant pas très bien compte que son ami n'a ni le temps ni surtout les moyens de s'amuser, d'assumer les frais, si menus soient-ils, de sorties avec des femmes. « Mes amours sont en rêve », répond-il.

Zola n'a pas encore vu le peintre Villevielle, qui vient de se fixer à Paris (l'Aixois Villevielle, de dix ans l'aîné de Cézanne, a remporté un prix en même temps que lui à l'académie). Cézanne l'envie. Plus que jamais il désire aller à Paris, mais il faudrait d'abord convaincre son père, qu'il n'ose aborder de front ; rien qu'aux allusions à l'ennui des études de droit, au bonheur d'une vie d'artiste, et même à une vocation, celui-ci réagit violemment. La vie des artistes ! Il sort quelques clichés, les mêmes qui servent à tous les parents depuis toujours. De son côté, Zola a lieu de s'inquiéter : il a constaté un certain manque de caractère chez son ami, et cette timidité, qui, par exemple, l'amène à rêver de femmes sans oser y aller hardiment...

Mais Cézanne a circonvenu sa mère, et celle-ci s'appuie sur un indice inattendu : ne s'appelle-t-il pas Paul, comme de grands peintres anciens dont elle connaît vaguement les prénoms ? En attendant, il continue à peindre et à suivre régulièrement les cours du soir de l'académie, où il dessine d'après le modèle vivant. C'est là qu'il rencontre Numa Coste, son cadet de quatre ans, fils d'un pauvre cordonnier, de souche paysanne, féru de lectures romaines. Coste gagne déjà sa vie comme clerc de notaire, mais, voulant devenir peintre, travaille toutes ses soirées à l'académie. Il y a là aussi Chaillan, Huot, que ses goûts destinent à l'architecture; Pontier qui veut devenir sculpteur, suivant en cela Solari, et le fils de leur professeur, Honoré Gibert. Cézanne représente de loin la plus riche famille, mais il ne paraît vraiment pas fier. Parfois, il lui arrive de « sécher » les cours de droit pour aller copier des tableaux au musée : *le Prisonnier*

de Chillon (qu'il copie en plus sombre, mais en moins léché) et une œuvre d'un certain Frillie : *le Poète et sa Muse*, sujet plaisant et doux. Il offre cette dernière copie à sa mère, qui ne s'en séparera jamais.

Devant l'obstination de son fils, Louis-Auguste Cézanne hésite, mais tergiverse. Espérant trouver une aide de ce côté, Paul a consulté M. Gibert. Celui-ci lui trouve du talent, mais il lui conseille néanmoins de suivre encore son cours quelque temps avant d'aller se perfectionner à Paris. Et voilà que M. Cézanne parle à son tour d'aller voir M. Gibert : ce serait la catastrophe, le renvoi du départ à quelques mois, car le père s'empresserait de faire siennes les conclusions du professeur de dessin. Zola, tenu au courant, s'inquiète, il a de mauvais pressentiments sur leur réunion tant souhaitée (ce serait une chose tellement merveilleuse que d'être ensemble, de babiller, la pipe aux dents, le verre à la main, qu'il se demande si ce rêve finira par se réaliser). Il lui semble que Cézanne devra encore lutter. Le projet remonte au départ de Zola, il y a plus de deux ans. Aux dernières vacances ils se sont fixé une date : la fin de mars, la fin de ce mois (nous sommes le 3).

Cézanne, par un singulier scrupule, ayant posé la question, Zola répond qu'on peut travailler à Paris comme partout, si on le veut vraiment. Il écrit bien, lui, et dans quelles conditions ! Et puis il y a les musées, où l'on peut étudier et copier les chefs-d'œuvre des maîtres. Il dresse même tout un programme, fort chargé : travail à l'atelier devant le modèle vivant, copies au Louvre — ou au Luxembourg, si l'on préfère le chef-d'œuvre d'un peintre vivant. Leurs soirées resteront libres, sans préjudice à ses études (Zola sacrifierait, avec quelle joie, ses soirées de travail personnel, puisqu'il est occupé pendant la journée. Bah ! il écrira au bureau à ses moments perdus). Le dimanche ils battront les environs de Paris, où les sites sont charmants et où Paul pourra peindre. Zola dresse également un budget, aussi raisonnable que possible pour tenter le père Cézanne. 125 francs par mois lui permettront de vivre sans grand luxe : chambre, 20 francs ; déjeuner, 18 sous, et dîner, 20 sous ; 20 francs à peu près pour les frais de cotisation à un atelier, les toiles, les pinceaux et les couleurs ; restent encore 25 francs pour la lumière, le blanchissage, le tabac et les menus plaisirs.

Hélas ! le voyage est remis. Gêné, Cézanne prend prétexte d'une maladie de sa petite sœur. Il arrivera sans doute vers le début d'avril. Dans sa réponse Zola dissimule sa déception. Il parle exprès de peinture, car il a constaté que, s'il est souvent question de poésie dans leurs lettres, les mots peinture et sculpture ne s'y montrent presque jamais. Or Paul veut devenir peintre, et l'amitié dicte à Zola cette lettre adroite qui rappelle indirectement sa vocation à Cézanne et l'encourage ainsi.

Et Zola conclut : « C'est pour toi que je dis cela, monsieur mon ami, monsieur le grand peintre futur. C'est pour te dire que l'art est un, que spiritualiste, réaliste ne sont que des mots, que la poésie est une grande chose et que hors de la poésie il n'y a pas de salut. » (L'amitié lui fait deviner des choses sur Cézanne que son instinct ni son goût ne confirmeront plus tard). Croyant parler peinture, Zola ne fait que de la littérature à propos d'un art qu'il ne comprendra jamais réellement ; mais, conscient de son ignorance, il se garde de tou à la technique. L'amitié le pousse à associer l talents : « J'ai fait un rêve l'autre jour. J'a écrit un beau livre, un livre sublime que tu a illustré de belles, de sublimes gravures. Nos noms en lettres d'or brillaient, unis sur le pre feuillet, et, dans cette fraternité de génie, passa inséparables à la postérité. » Il termine sa l d'une manière positive, conseillant à Paul de do satisfaction à son père en poursuivant ses ét de droit avec le plus d'assiduité possible. « tu dois aussi travailler le dessin fort et ferm *unguibus et rostro* — pour devenir un Jean Gou un Ary Scheffer... »

Mais il suffit que Cézanne écrive qu'il est t pour que Zola avoue qu'il est lui-même triste, triste. S'il éprouve déjà un besoin de raisonn d'expliquer, son amitié l'empêche de voir lucide Cézanne autrement que par intermittence. I leurs son ami est de caractère inégal, et dan mélange d'enthousiasmes et de dépressions il du méridional. Au contraire, Zola, à Paris, malgré tout adapté au caractère du Nord, et s difficile l'a vieilli. De plus en plus incapabl plaisanter, mais trop bon pour s'aigrir, il thé dans ses longues lettres, exutoire à « pensées ne comprend pas que Cézanne se sente pa découragé devant sa peinture, et une phrase dernière lettre de son ami l'a « douloureuse impressionné » : *La peinture que j'aime, quoiq ne réussisse pas...* « Toi ! ne pas réussir ! ». attaque la peinture commerciale, car il crain son ami ne subisse une mauvaise influence. fréquente en ce moment un peintre aixois admire sans doute, puisqu'il travaille chez copier ses tableaux. Bien brossées, ces œuvr témoignent que de métier. L'art est plus su Que Cézanne se contente d'apprendre, si ce p connaît le métier, mais qu'il n'admire pas un ta parce que celui-ci a été fait avec une vitesse virtuosité dont il se sent incapable, qui l'in sionne, et qui, finalement, le décourage peut-

L'indécision de Cézanne déçoit douloureus Zola. Qu'une lettre laisse entrevoir la proc venue à Paris de son ami, et l'envahisse dé la suivante repousse cet espoir dans le lo Zola a presque peur d'ouvrir une lettre de l Fin avril 1860 le père Cézanne a l'air de s' niser à nouveau, et Emile conseille à Paul ferme, sans pour cela se montrer irrespectue appréhende toujours certains emportements droits). Mais c'est pour en arriver à ceci : C espère maintenant que, son droit terminé, peut-être libre de faire ce qu'il voudra, et être pourra-t-il alors « monter » à Paris ? sa déception Zola s'obstine à l'encourager : « la pluie viendra l'aurore. » Et son ami lui qu'il relit quelquefois ses anciennes lettres touché, répond que de son côté il se paie s ce plaisir.

Cézanne traverse une nouvelle crise de dé gement. Il parle de jeter ses pinceaux au p il gémit sur sa solitude, il s'ennuie. Pour accuserait Zola d'être son mauvais génie conseillant de persévérer. N'empêche qu'il r qu'ils ne soient pas ensemble. Courage, Zola, « laisse ton imagination errer vag Sois homme !... »

Suit cet aveu : « Comme le naufragé cramponne à la planche qui surnage, je r

ramponné à toi, mon vieux Paul. Tu me compremais, ton caractère m'était sympathique ; j'avais trouvé un ami, et j'en remerciais le ciel. J'ai craint de te perdre à plusieurs reprises ; maintenant cela me semble impossible. Nous nous connaissons trop parfaitement pour jamais nous détacher ». Découragé lui-même par la besogne sans aucun intérêt et finalement abrutissante qu'il mène aux docks, Zola a tout planté là, et il s'est retrouvé à charge de sa mère, dans une situation plus misérable que jamais.

L'irrésolution de Cézanne, qui, lui, a la chance d'avoir des parents fortunés, agace Zola. Qu'il tienne tête à son père une fois pour toutes. La peinture ne serait-elle pour lui qu'un simple caprice ? Un prétexte à ne pas faire son droit ? Cézanne constate ses propres contradictions, et Zola s'interroge sur une petite phrase : « Je vais parler pour ne rien dire, car ma conduite contredit mes paroles. » Zola comprend mal les hésitations, les tergiversations de Cézanne, qui, logique avec lui-même, néglige ses études, peint, veut venir à Paris. Il lui reproche souvent de manquer de caractère. Sa conduite en art, c'est comme sa conduite en amour : s'en remettre au temps, attendre une occasion, une circonstance qui ne se présenteront pas, car c'est le système qui ne mène à rien. Toute sa longue lettre est énergique et dure. « Sois véritablement avocat, ou bien sois véritablement artiste. »

Zola n'a que vingt ans quand il écrit cela ; on a l'impression de se trouver devant un homme, certain de sa réussite avant d'avoir rien produit de valable. Mais sa lettre n'est pas achevée qu'il en reçoit une de Baille, se disant presque certain que Cézanne ira à Paris. Est-ce possible ? Est-ce vrai ? Zola, qui depuis trois mois connaît les alternatives du « Il viendra, il ne viendra pas », réclame des précisions.

Comprenons aussi le père Cézanne, dont le seul fils, son successeur naturel, essaie de lui échapper. Il y a de la ruse, mais aussi du désarroi dans son attitude changeante, car, autoritaire et craint par les siens, il n'est pas méchant, au fond. Et il sait bien que Paris, où lui-même a vécu, fait la renommée des artistes... Zola, visiblement à bout, insiste auprès de son ami. Il insiste d'autant plus qu'il ne pourra se rendre à Aix cette année: il est libre, mais sans argent. A défaut de se revoir, la correspondance continue.

Cézanne essayant de perfectionner ses études d'après le modèle vivant (dont il fait une description ironique), Zola lui répond que les modèles à Paris sont potables, sans être pourtant de première fraîcheur. « On les dessine le jour, et la nuit on les caresse (le mot « caresse » est un peu faible). Quant à la feuille de vigne, elle est inconnue dans les ateliers ; on s'y déshabille en famille, et l'amour de l'art voile ce qu'il y aurait de trop excitant dans les nudités. Viens et tu verras. » Tout devient bon pour essayer d'attirer Cézanne à Paris.

Première victoire sur son père : Paul a obtenu d'abandonner ses études de droit. Il consacre son temps à peindre, et il lui arrive même de faire du paysage en plein air, en hiver, fin janvier, sur une terre que Zola qualifie de glacée (n'exagérons rien : il y a du soleil en janvier, et parfois les amandiers sont en fleurs, l'aurait-il déjà oublié dans l'hiver de Paris ?). Si Zola félicite Cézanne de son acharnement dont il augure bien, il recommande néanmoins : « Ne te passionne pas trop, prend le temps et ménage-toi ! » Au Jas de Bouffan Paul s'est arrangé un atelier, et, à Aix, il travaille dans le local des Beaux-Arts. Il ne peint pas beaucoup dehors et continue à copier des toiles assez diverses, qui ne témoignent ni d'un grand goût ni d'un grand choix, comme cette fillette tenant un perroquet. Un sujet pourtant l'a frappé : *le Jugement de Pâris,* sujet presque symbolique pour lui. Ce n'est pas dans sa famille qu'il trouvera des critiques intéressantes : pourrait-elle apprécier autre chose que la fidélité d'une copie ? On le voit tour à tour appliqué, un peu lourd en maniant les pinceaux de ses doigts épais — il n'est guère agile de ses mains — et réagissant nerveusement, emballé ou découragé, sans que cela dure, heureusement. Et voici son premier auto-portrait connu. Sa mère lui ayant demandé d'aller se faire photographier, il a mis son meilleur costume, le col et la cravate plastron. Les cheveux simplement brossés, la moustache un peu gauloise, il pose, le regard un rien pensif. Il paraît plus âgé que vingt ou vingt-deux ans, déjà très homme. De cette photographie il tirera une toile avec le visage moins arrondi, le regard fixe et sombre, l'air volontaire et tourmenté.

M. Louis-Auguste Cézanne en veut à Zola, ce garçon sans situation et sans le sou, qui prétend faire de la littérature. Il le considère comme un propre à rien, dont l'influence sur son fils est mauvaise. Zola écrit alors à Baille une longue lettre de défense : il est peiné, blessé et outré en particulier que le père Cézanne l'accuse aussi de vouloir attirer son fils à Paris pour l'exploiter. D'abord, ami de Paul, Zola veut être, sinon aimé, du moins estimé par sa famille. Evidemment M. Cézanne, banquier, ne pouvant admettre que son fils préfère la peinture à la banque, en accuse là une mauvaise fréquentation « d'Émile Zola, homme de lettres », dont il fait un intrigant et un faux ami. Zola se targue, au contraire, d'avoir été un bon ami pour Paul, de lui avoir montré plusieurs fois les inconvénients de son voyage à Paris, et de lui avoir recommandé surtout de ménager son père : heureusement, Paul a gardé ses lettres. Certes, Zola désirait avoir son ami auprès de lui, mais jamais ne lui a conseillé la révolte. Et s'il a excité son amour pour les arts, il n'a sans doute fait que développer des germes déjà existants.

« J'ai aimé Paul comme un frère, rêvant de son bonheur, sans égoïsme, sans intérêt particulier, relevant son courage quand je voyais qu'il faiblissait... »

Quelle amertume de passer pour un intrigant ! Après s'être concerté au préalable avec Paul, il veut voir M. Cézanne, avoir avec lui une explication... (Toute la lettre est habile, sincère, mais pas tout à fait exacte : le but de Zola est d'avoir auprès de lui Paul, dont il est séparé depuis un an et demi, et qui lui manque cruellement. Au fond, il défend son bonheur, ou ce qu'il croit être son bonheur. Zola n'a pas encore fermé sa lettre, et il ajoute un post-scriptum sensationnel :

« J'interromps cette analyse trop rapide et trop indigne, pour m'écrier : *J'ai vu Paul ! ! !* J'ai vu Paul, comprends-tu cela, toi ; comprends-tu toute la mélodie de ces trois mots ? Il est venu ce matin, dimanche, m'appeler à plusieurs reprises dans mon

escalier. Je dormais d'un œil ; j'ai ouvert ma porte en tremblant de joie et nous nous sommes furieusement embrassés. Puis il m'a rassuré sur l'antipathie de son père à mon égard ; il a prétendu que tu avais un peu exagéré, par zèle, sans doute. Enfin il m'a annoncé que son père me demandait, je dois aller le voir aujourd'hui ou demain. Puis nous sommes allés déjeuner ensemble, fumer une foule de pipes, à une foule de jardins publics, et je l'ai quitté. Tant que son père sera ici, nous ne pourrons nous voir que rarement, mais dans un mois nous comptons bien loger ensemble. »

M. Louis-Auguste Cézanne a donc cédé, et il a cédé tout d'un coup. Il devait se rendre à Paris — trente heures de voyage à cette époque — pour affaires, pour y voir son correspondant, en cette fin d'avril 1861. Il installera lui-même son fils là-bas. Et il offrira le voyage à sa fille Marie, qui va bientôt avoir vingt ans.

PEINTURE ET DÉCEPTIONS

Maintenant que Paul est à Paris, M. Cézanne ne se montre nullement désagréable envers Zola. Ce sera au moins une compagnie pour son fils, et la chambre qu'il vient de louer pour lui rue des Feuillantines n'est pas loin de celle qu'occupe Zola, dans le même quartier du Panthéon. Sitôt le père et la fille repartis, Emile, qui n'aspirait qu'à cela, ne quitte plus Paul sous prétexte de lui servir de guide. D'abord la peinture : le Louvre, le Luxembourg, les Anciens, les Modernes, les tableaux d'Ary Scheffer, la grande admiration de Zola. Une excursion à Versailles : « Epatant, esbrouffant, renversant. » Ils vont ensemble au Salon, le fameux Salon, où désirent exposer tous les jeunes peintres. Cézanne en parle dans une lettre à un ami d'Aix : « Pour un cœur jeune, pour un enfant qui naît à l'art, qui dit ce qu'il pense, je crois que c'est là ce qu'il y a vraiment de mieux parce que là tous les genres s'y rencontrent et s'y heurtent. » Et il fait en vers la description de certains tableaux. A bout de rimes, il ajoute en prose : « Il y a aussi de magnifiques Meissonier », et trouve « mirobolant » un tableau de Gustave Doré. Tel est le goût de Paul Cézanne à vingt-deux ans.

Mais Paris est si différent du Midi que Cézanne, trop dépaysé, n'arrive pas à s'y faire. Aussi, quelques semaines après son arrivée, avoue-t-il à son camarade Huot : « Je croyais, en quittant Aix, laisser derrière moi l'ennui qui me poursuit. Je n'ai fait que changer de place et l'ennui m'a suivi. » Il avait trop rêvé par avance de Paris : la réalité n'a pu que le décevoir. Peu de temps après son arrivée il s'est inscrit à l'académie Suisse, une académie libre, sans professeur pour vous guider, vous corriger, où l'on peut travailler à sa guise d'après le modèle vivant — trois semaines, un homme ; la quatrième, une femme — moyennant une redevance mensuelle d'une dizaine de francs. On y trouvait des artistes de tous âges. Cézanne y arrive très tôt le matin et travaille jusqu'à 11 heures. Puis il va déjeuner pour 15 sous dans une modeste gargote. L'après-midi il peint dans l'atelier de Villevielle. Il voit parfois Chaillan.

Ces camarades aixois et même Zola n'arrivent pas à le fixer. Zola s'en désole et ne peut comprendre. Son ami touche une pension mensuelle de 125 francs, avec laquelle on peut vivre raisonnablement. Et puis ils sont réunis. Paul serait-il un p enfant gâté, un peu égoïste ? Comme Zola n'ava pas douté que la compagnie de son cher Pa apporterait le bonheur, il ne veut pas encore reco naître sa déception. De vivre ensemble, malgré s désir, il n'est plus question. Paul exprime par u certaine ourserie sa volonté de ne pas se laiss accaparer. Certes, son ami ne lui reproche pas s travail, qui les empêche de se voir autant que Z l'aurait voulu. Mais de petites déceptions prenne de l'importance : dimanche on devait aller pass la journée au bord de la Seine, et bien entendu baigner, se baigner ensemble comme autrefois da l'Arc, et voilà que le temps s'assombrit, refroidit...

Cézanne, qui coudoie des artistes à l'académ Suisse, ne fréquente presque personne, il se s par trop dépaysé. Un certain complexe d'infériori le fait se renfermer davantage, éviter les Parisie Son travail ne donne pas du tout ce qu'il en av espéré. Il a bientôt l'impression que ses efforts s vains, et ses crises de découragement ne passe pas comme à Aix. A quoi bon s'obstiner ? Il recommencé plusieurs fois un portrait de Zola s arriver à rendre les traits de son ami. Cela tenc lui prouver qu'il ne fera jamais rien de valable peinture. Son père avait peut-être raison. Il va drait mieux regagner Aix, où il serait moins m heureux qu'ici, travaillerait à la banque paterne Et il en veut presque à Zola de l'avoir pousse faire de la peinture.

Zola est profondément déçu. Sept semaines ap l'arrivée de Cézanne il ne peut se retenir d'écr une longue lettre à leur ami commun Baille, où explique leur vie et la situation. Le matin, P travaille toujours à l'atelier Suisse, tandis que écrit dans sa chambre. Parfois à midi, après déjeuner que chacun prend de son côté, Zola va relancer dans sa chambre, sinon quand se verraie ils ? Cézanne part ensuite chez Villevielle : « soupe, se couche de bonne heure, et je ne le v plus. Est-ce là ce que j'avais espéré ? Paul est t jours cet excellent fantasque garçon que j'ai co au collège. Pour preuve qu'il ne perd rien de originalité, je n'ai qu'à te dire qu'à peine arrivé il parlait de s'en retourner à Aix ; avoir l trois ans pour son voyage et s'en soucier com d'une paille ! Avec un tel caractère, devant changements de conduite si peu prévus et si raisonnables, j'avoue que je demeure muet et

e rengaine ma logique. » Il constate que l'âge a « développé chez lui l'entêtement ». « Il est fait l'une seule pièce, raide et dur sous la main ; rien ne le plie, rien ne peut en arracher une concession. Il ne veut même pas discuter ce qu'il pense ; il a horreur de la discussion, d'abord parce que parler le fatigue. »

En fait, de dix-huit à vingt-deux ans Cézanne a changé, accentuant son caractère à la fois têtu et faible, qui le rend difficile à vivre, et Zola le constate avec regrets.

Mais, après le jugement pessimiste de l'écrivain, il suffit que Paul vienne le trouver « plus affectueux que jamais » pour qu'il écrive une lettre rectificative à Baille, lettre qui commence un peu doctoralement : « Ce qui me répugne le plus au monde est de porter un jugement définitif sur un homme. » Ils passent en ce moment six heures par jour ensemble, soit dans sa petite chambre — Cézanne tente à nouveau son portrait — soit dans les jardins proches du Luxembourg. Ils parlent peinture ou évoquent des souvenirs communs, tout en fumant des pipes. Evidemment, Cézanne a encore de « nombreux accès de découragement et, lorsqu'il fait mauvais, il ne parle rien moins que de retourner à Aix », et même de se faire commis dans une maison de commerce. Zola l'en dissuade, mais, comme Cézanne a failli s'en aller deux fois et que cette idée paraît le hanter, il redoute un coup de tête.

Zola ne peut se retenir de donner un détail cocasse sur leur ami, qui n'est pas devenu plus pratique, et dont les fins de mois sont pénibles : « Parfois Cézanne me fait un discours sur l'économie, et, pour conclusion, il me force à aller prendre une bouteille de bière avec lui. » A part cela ils ne font guère la noce, faute d'argent, et peut-être parce qu'ils n'en n'ont pas très envie. Il arrive à Paul, pendant qu'il travaille, d'horripiler Emile en chantant « des heures entières un couplet stupide et par les paroles et par la musique ».

Zola n'a pas envoyé sa lettre à Baille tout de suite ; il y rajoute le récit d'un nouvel incident. Arrivant chez Cézanne ce dimanche, celui-ci lui annonce froidement qu'il fait sa malle pour partir le lendemain. Ensuite ils vont au café : c'est lugubre. Zola, persuadé qu'une discussion n'arrangerait rien, cherche une ruse. Il croit l'avoir trouvée en lui demandant d'essayer encore de faire son portrait. Cézanne, qui n'avait sans doute cherché qu'à tourmenter son ami, accepte tout de suite. Mais ce portrait, après l'avoir recommencé deux fois, il en est toujours mécontent. Néanmoins, il décide d'une nouvelle séance de pose. Quand Zola arrive chez lui, il voit les tiroirs ouverts, et Cézanne entassant sans ordre ses affaires dans la malle.

— Je pars demain.

— Et mon portrait ?

— Ton portrait, je viens de le crever. J'ai voulu le retoucher ce matin, et comme il devenait de plus en plus mauvais, je l'ai anéanti ; et je pars.

S'il ne part pas cette semaine, il partira la semaine prochaine, ou d'un moment à l'autre. Et Zola en arrive à penser qu'il fera bien. « Paul peut avoir le génie d'un grand peintre, il n'aura jamais le génie de le devenir. Le moindre obstacle le désespère. Je le répète, qu'il parte, s'il veut s'éviter beaucoup de soucis. » Mais à sa lettre il ajoute un post-scriptum, après une conversation calme où les deux amis sont arrivés à une sorte d'accord : « Décidément, Paul reste à Paris jusqu'au mois de septembre ; mais est-ce là sa dernière décision ? j'ai pourtant l'espérance qu'il n'en changera pas. »

Il n'en sera rien. Influencé par la tristesse de l'automne, Cézanne repartira pour Aix, paraissant bien décidé à ne plus revenir.

RETOUR A AIX, PUIS A PARIS

Ce qui arrive, M. Louis-Auguste Cézanne l'avait prévu. Cette expérience lui aura coûté un peu d'argent, mais Paul va rentrer dans l'ordre. Plus de peinture, sinon en amateur. Paul se laisse d'abord dominer ; il a retrouvé sa famille avec joie, et la vie à Aix lui paraît facile. Abandonnant définitivement ses études de droit, il entrera à la banque « Cézanne et Cabassol ».

Maintenant qu'il en est loin, il regrette déjà Paris, il regrette sa liberté et Zola, dont il s'est pourtant assez froidement séparé. Il est hanté par le désir de peindre, de ne faire que cela. Le soir il fréquente les cours des Beaux-Arts, où il retrouve Huot, Solari et le jeune Coste, qui s'obstine. Comme il revient de Paris, il jouit malgré tout d'une certaine considération. Il a vu là-bas le fameux Salon, hormis lequel il n'y a pas, croit-on, de réussite possible.

Après un silence de deux ou trois mois, la correspondance va reprendre avec Zola, incapable de rancune. Zola constate seulement : « Paris n'a rien valu à notre amitié ; peut-être a-t-elle besoin pour vivre gaillardement du soleil de Provence ? ... N'importe, je te crois toujours mon ami. » Et il veut causer avec lui comme si ce séjour n'avait pas eu lieu. Pourtant il aurait besoin de l'amitié et de la présence de Cézanne dans la période de détresse — la pire de sa vie — qu'il connaît. Au moment des fêtes de l'an 1862 il en a été réduit à porter des cartes de visite pour un membre de l'Académie de médecine. Il vient de changer de logement : il gîte maintenant dans une misérable maison, toujours aux alentours du Panthéon. Et il n'a pour se nourrir certains jours que du pain, qu'il

trempe dans l'huile d'une petite bonbonne reçue d'Aix. Il continue à écrire malgré tout, rêvant d'une existence d'écrivain, rangée, ordonnée.

Baille, ce brillant sujet, vient d'être reçu à l'École polytechnique. Il va vivre à Paris, et Zola le verra régulièrement. Zola espère maintenant une place d'employé chez Hachette, le fameux éditeur : situation idéale pour un écrivain. Et voilà que Cézanne lui promet de revenir au mois de mars. En attendant, Zola avoue son état misérable : « Je suis abattu, incapable d'écrire deux mots, incapable même de marcher. » Il voit tellement l'avenir en noir qu'il en est épouvanté. Pas de fortune, pas de métier, pas de femme, pas d'ami (Baille ne remplace pas Cézanne). Enfin il entre chez Hachette, mais la place d'employé consiste en réalité à préparer des envois de livres. Cela lui rapporte 100 francs par mois : la gêne remplace la misère.

Quant à Cézanne, il ne cesse plus d'affirmer sa vocation de peintre. Son père, découragé par le mauvais employé qu'il fait, se résigne bientôt à le laisser entièrement à sa peinture. Paul travaille d'ailleurs avec ardeur. L'idée lui vient de décorer les panneaux vides (occupés jadis par des tapisseries) du grand salon délabré et inhabité — on se tient dans la salle à manger — du Jas de Bouffan. Sur le fond demi-circulaire il va peindre les quatre saisons, représentées chacune par une femme portant des attributs symboliques. Mais Cézanne s'est senti terriblement bridé en faisant cela : son but était de faire quelque chose de décoratif et de plaisant, et il obtient des œuvres sans relief, un peu gauches, sèches, et si loin de lui qu'il ne peut se retenir de se blaguer en les signant du nom d'Ingres, le vieillard au comble de la gloire et des honneurs.

Que son ami pense à le rejoindre enchante Zola et suffit à chasser son spleen. Il sait que ce n'est qu'un projet, mais il espère ferme. Cézanne veut venir travailler et se perfectionner à Paris, puis se retirer en Provence. Zola approuve — on verra bien pour la suite. Et il fait déjà des projets : ils passeront deux soirées par semaine ensemble, et ils travailleront les autres soirs. D'ailleurs les heures où ils se verront ne seront pas perdues, car rien ne donne du courage comme de bavarder avec un ami.

Cézanne parvient sans grandes difficultés cette fois à convaincre son père de le laisser retourner à Paris. On convient qu'il se présentera à l'École des beaux-arts. Et il part à l'automne.

A Paris, quitté il y a plus d'un an, il sait ce qui l'attend ; les crises de cafard ne seront plus que le fait du Méridional transplanté dans l'hiver sans soleil du Nord. Il retrouve Zola avec joie. S'il essuie un échec à l'École des beaux-arts, dont l'entrée lui est refusée (il en parlera dorénavant avec un mépris un peu affecté, prononçant : « Bozards »), cela n'entame pas son courage. Il retourne à l'atelier Suisse, le matin de 8 heures à 1 heure, et le soir de 7 à 10. Déjà il s'annonce antiacadémique. Il se moque d'un jeune peintre qui suit les cours des Beaux-Arts, ajoutant : « Ne crois pas que je l'envie. »

A l'atelier Suisse vient travailler aussi un Aixois, Achille Emperaire, de dix ans l'aîné de Cézanne, dont l'aspect même fait un type à part : une tête magnifique à la chevelure épaisse, sur le corps difforme et monstrueux d'un nain. C'est un artiste, assurément, un peintre au talent un peu romantique. Un être étrange à l'âme brûlante, qui vit marge, dans le rêve, inconscient de sa prop misère. Ardent dans ses propos, ne vivant que pc l'art, il entraîne parfois Cézanne dans des disc sions passionnées, voulant lui faire partager s admiration pour les Vénitiens, pour le Tintor pour Véronèse, qu'il connaît si bien et dont il mène voir certaines œuvres au Louvre.

Zola a pratiquement renoncé à la versificati Il travaille depuis l'an dernier à un roman, *Confession de Claude,* qu'il est en train d'achev Claude, jeune poète très pur, s'égare dans les br d'une fille de trottoir, déjà flétrie, et qui s'accroch par humanité il essaie en vain de la rendre ho nête et finalement s'enfuit au pays natal. (Ce liv sera dédié à Cézanne et à Baille). Il écrit aussi c contes, où, évoquant ce qu'il aime, il veut se mo trer poète. Et Zola se mêle maintenant de pc tique. L'opposition à l'Empire grandit. Lui écrivit certaine pièce à l'impératrice dans sa j nesse collabore à *Travail,* un petit hebdomada de violente opposition républicaine que viennent fonder des jeunes gens, dont Georges Clemence encore étudiant. A l'atelier Suisse le non-conf misme règne. L'École des beaux-arts et le Sal ce Salon qui compte tellement aux yeux du pul et par où l'on doit nécessairement passer, on s moque parfois durement, ainsi que des peint arrivés, comme Cabanel et Bouguereau. Un maî pour les jeunes, c'est Delacroix. Il y a aussi Co bet, plus proche d'eux...

A son atelier Cézanne fait la connaissance quelques camarades qui lui plaisent : Antoine Gu lemet, fils d'un marchand de vin en gros de Ber garçon robuste et jovial que l'accent méridional Cézanne réjouit. (En peinture, c'est un élève paysagiste Daubigny, et Corot lui donna quelq conseils) ; Francisco Oller y Cestero, son aîné six ans, qui vient de Porto-Rico.

En 1863, Ingres, âgé de quatre-vingt-trois a après avoir été longtemps discuté, passait en pour un grand homme. Delacroix, malgré d'imp tantes commandes officielles, qu'il dut d'abord à qu'il était fils naturel de Talleyrand, et ensuite l'amitié de Mérimée, chef de cabinet du minis de l'Intérieur, Delacroix fut discuté presque to sa vie. Il n'entra à l'Académie des beaux-a qu'en 1857, après de nombreux échecs. Refusé p sieurs fois au Salon, attaqué aux expositions c cielles, ce n'est qu'une exposition particuli en 1860 qui lui vaudra une tardive et éclatan revanche. Delacroix ! Delacroix ! pense Cézan que n'a-t-il apporté, trouvé ! De *Dante et Virg aux Enfers,* tableau imposé au Salon de 1822 Gros, et qu'un autre peintre qualifia de « tarto lade », prenons un détail : sur les corps nus, voit des gouttes d'une eau brillante, des gout superbes. Comment sont-elles obtenues ? Non une simple tache blanche comme cela s'obten d'habitude, mais par trois touches de couleurs j taposées : du jaune, du vert et du rouge, et reflet ajouté par la classique tache blanc Dès 1824 il a surpris un secret du peintre ang Constable : un vert de prairie n'est pas traduit le même ton uniforme, mais par des touches jux posées de verts. Et dans ses peintures pour l'ég Saint-Sulpice, terminées depuis deux ans, il a d pratiqué d'une manière discrète cette division tons dont on va bientôt user jusqu'au système.

Et Courbet ! Celui-là épate Cézanne (mais moins tout de même que Delacroix). Il y a les grandes compositions, ces toiles énormes : *l'Atelier* et *l'Enterrement d'Ornans,* refusées par le jury de l'Exposition internationale de 1855. Il y a ses paysages, des sous-bois verts, des rochers, qui ramènent à la vraie nature. Quel tempérament chez ce terrien franc-comtois de quarante-quatre ans seulement ! Venu à Paris pour faire son droit, il a tout planté là pour cette sacrée peinture. Bon vivant et bohème, éclatant de vie, de sève : une force de la peinture, qui s'admire elle-même. Ami de Proudhon, républicain, anticlérical, il vient de se voir refuser au Salon, par mesure administrative, *le Retour de la Conférence,* et ses curés saouls.

Une tempête vient d'éclater à cause du Salon. Le jury, pour maintenir sa tradition de peintures historiques, de scènes de genre et de nus académiques, écarte tant qu'il peut les peintres qui cherchent ou apportent quelque chose de neuf. Cette année il s'est montré par trop dur. Devant les réclamations en masse de peintres peu connus, mais dont certains ont déjà exposé là, l'Empereur décide que les œuvres refusées seront exposées dans des salles à part du palais de l'Industrie. Un grand nombre de peintres craignent de se compromettre et préfèrent retirer leurs œuvres. Néanmoins il reste plus de six cents toiles, plus les dessins, gravures, sculptures. C'est un succès de scandale : le public vient en foule, par curiosité, pour rire. Pour rire surtout devant *le Bain* (intitulé ensuite *le Déjeuner sur l'herbe*) d'un peintre de trente et un ans, Edouard Manet, ancien élève de Couture, qui avait vu son *Guittarero,* au Salon de 1861, emporter une mention, non sans violentes critiques, d'ailleurs. Manet appartient à une honorable famille de la bourgeoisie parisienne. Il ne présente rien de l'aspect d'un rapin, d'un bohême, d'un fou : au contraire, sa mise est soignée, même recherchée. Et c'est ce Monsieur qui ose exhiber une grande toile parfaitement scandaleuse, où l'on voit une femme nue, en plein air, assise auprès de deux messieurs correctement habillés, et, derrière eux, une femme se baignant en chemise ! Que l'auteur ne se défende pas en citant une toile du Giorgione, au Louvre. D'abord il s'agit d'une œuvre classique, reconnue comme un chef-d'œuvre, et puis il y a nu et nu, et celui-ci est d'un réalisme choquant. Pour les peintres officiels il y a une manière de peindre, une tradition épurée, surtout dans le décor de nature. Ici, aucune graduation, pas de ces demi-tons nécessaires pour passer d'une couleur à l'autre, et puis le comble : les ombres ! Les ombres sont brunes, noires ou grises, comme chacun sait. A-t-on jamais vu jusqu'à présent des ombres vertes, jaunes et bleues ! Beaucoup de jeunes artistes sont enthousiasmés par ce tableau si honni qu'il en devient tout de suite célèbre. Pour Cézanne, c'est une révélation. Et il fait partager son admiration à Zola.

Le dimanche, dès le beau temps, Cézanne et Zola battent les environs de Paris. Munis de provisions pour la journée, ils partent par le premier train, Paul emportant son attirail de peintre, Emile, un livre. Un coin leur plaît tant qu'ils y reviennent plusieurs fois : il s'agit d'une mare loin de tout chemin, une mare pleine de joncs et verte de mousse. Paul en fait une étude : « L'eau au premier plan avec de grandes herbes flottantes, et les arbres s'enfonçant comme les coulisses d'un théâtre... »

Autour d'eux, c'est un peu la bohême des artistes, et le débraillé ne déplaît pas à Cézanne. Zola rêve de parvenir pour connaître aussi une vie aisée et plus bourgeoise, mais un certain esprit révolutionnaire l'habite : républicain, il en arrive à considérer Napoléon III comme un tyran. Et Cézanne le suit dans ses idées, car sa nature le porte contre l'ordre existant. Quant à Baille, il demeure le garçon correct qui poursuit ses brillantes études.

Nous sommes en février 1864. Numa Coste vient de tirer un mauvais numéro à la conscription : il devra donc faire son service, son père étant trop pauvre pour lui payer un remplaçant, comme l'a fait M. Cézanne. (Zola, fils de veuve, a échappé ainsi à cette dure et longue corvée.) Baille, qui se trouvait justement là, conseille à Coste de devancer l'appel et de venir à Paris où il arrivera bien à le recommander au lieutenant du corps ; il en connaît un grand nombre. De son côté, Cézanne, sans trop prendre position, laisse entendre à Coste qu'il pourrait avoir la vie plus facile à Paris même et faire un peu de peinture. Entre temps, de ce Delacroix qu'il admire de plus en plus, et dont les grands tableaux : *l'Entrée des Croisés à Constantinople, les Massacres de Scio* et *la Barque du Dante,* lui en imposent par leurs dimensions, leur composition, et surtout par la manière neuve de peindre, Cézanne a commencé une copie, mais il la laisse en plan pendant deux mois.

D'autre part la situation de Zola s'est améliorée. Le puissant M. Hachette lui a refusé, non sans indulgence, le manuscrit d'un poème, mais il l'a nommé chef de la publicité littéraire aux appointements mensuels de 200 francs. Maintenant Zola touche plus que la pension de Cézanne. Il peut non seulement s'en tirer, mais aider les siens. Et, disposant d'argent de poche, il peut enfin songer aux femmes. Toutefois, de tempérament médiocre, il cherche plutôt chez la petite amie une idylle sentimentale, de la tendresse (cette tendresse qu'il a au fond vainement cherchée dans Cézanne). C'est ainsi qu'il deviendra l'amant d'une orpheline, Gabrielle Meley, qui aide une tante à tenir son petit commerce.

A l'atelier Suisse Cézanne fait de nouvelles connaissances. Armand Guillaumin, garçon charmant, un peu plus jeune que lui, employé chez un oncle marchand de toile, mais qu'une impérieuse vocation pousse à peindre en dépit de ses difficultés matérielles. Et surtout Camille Pissarro, qui vient parfois chez Suisse. Ce fils d'un quincaillier juif français d'origine portugaise, fixé aux Antilles, et d'une mère créole, est plus âgé que Cézanne d'une dizaine d'années, et il fait homme mûr, avec une bonté un peu patriarcale. Marié et père d'une famille en train de devenir nombreuse, il mène une vie respectable et plutôt difficile. Pissarro se lie volontiers avec des peintres jeunes. Voici quelques années qu'il connaît Claude Monet. Monet, né à Paris, mais élevé au Havre, a été poussé par un peintre local, Boudin, à travailler sur nature. Fils d'un négociant, il mène, après une jeunesse heureuse, une existence pénible. N'empêche qu'après son service militaire en Algérie il s'est inscrit à l'atelier de Gleyre, peintre en renom, où il a des camarades intéressants. Bazille, fils de bourgeois de Montpellier ; Renoir, qui vient de l'artisanat :

peintre sur porcelaine, puis peintre de stores religieux, il veut devenir un peintre tout court. Et Sisley, d'origine anglaise, dont les parents sont riches, et qui fait un peu figure d'amateur. Tous ces jeunes gens ont vu et revu l'année dernière le Salon des Refusés (finalement supprimé cette année), et la peinture claire de Manet a été pour eux une révélation.

Cézanne regagne Aix à l'époque des vacanc bien décidé à revenir ensuite à Paris. Il parta maintenant un idéal en peinture avec des cam rades. On commence à sentir vers où l'on va. L n'est plus le même garçon hésitant, malgré s sautes d'humeur. Zola peut se dire qu'il a gag la partie, et il conserve précieusement une récen étude de femme offerte par son ami.

UN PEINTRE ANARCHISTE

L'été 1864 Cézanne et Baille se retrouvent à Aix, mais sans Zola, que son travail retient chez Hachette. Bien que cet emploi absorbe le plus clair de son temps, Zola achève de mettre au point un recueil de contes, pour lequel il a trouvé un éditeur. Il va enfin être édité ! En dépit des obstacles sa vie se fait tout de même à Paris, où il a sa mère, et maintenant « son amie ».

Cézanne a rejoint ses parents au Jas de Bouffan. La chaleur n'incite guère à sortir de la vaste et fraîche demeure, un peu isolée, et du parc à peine entretenu, de la superbe allée de marronniers qui donne une ombre appréciable. Outre son petit atelier au second étage, il a annexé le grand salon inhabité du rez-de-chaussée, où, sauf le retrait orné par ses quatre saisons, les panneaux encadrés de gypseries sont encore vides. Dans un esprit influencé par ce décor du XVIII^e^ siècle, il peint un vaste paysage imaginaire. Entre la cheminée et la porte du vestibule il brosse largement, non sans vigueur, la libre interprétation du *Jeu de cache-cache,* de Lancret, dont il a sans doute trouvé une reproduction en noir dans *le Magasin pittoresque,* auquel sa famille est abonnée.

Et le salon a fini par ressembler à un atelier, car Cézanne se sert des autres murs pour peindre, sans souci ou prétexte décoratif, des œuvres qui n'ont plus aucun lien entre elles. Elles sont d'exécution et d'esprit très différents, comme cette copie, d'après une reproduction en noir, d'un Christ descendant aux limbes, traité d'une manière sombre, et, séparément, un Adam et une Eve, appartenant au même sujet... En place d'honneur, au milieu des quatre panneaux des Saisons, il brosse un portrait de son père, assis sur une chaise, les jambes croisées, coiffé d'une casquette dite de jockey et lisant son journal. On dirait un peu du Daumier outré à plaisir.

Les Cézanne vivent simplement. En petites gens qu'ils sont demeurés au fond, ils ne reçoivent guère dans ce Jas de Bouffan trop grand pour eux. M. Louis-Auguste Cézanne, tout à ses affaires, ne cesse d'arrondir sa fortune, et reste vert, solide et peu maniable à soixante-six ans. M^me^ Cézanne se limite aux travaux ménagers, soucieuse avant tout de cuisine, dirigeant et aidant la servante.

A vingt-sept ans, Marie Cézanne, qui est dépourvue de toute grâce, tourne à la vieille f pieuse, pratique et aussi peu romanesque possible. Elle a voulu épouser un officier de mari ses parents s'y sont opposés, et elle a renonc cette union déraisonnable. L'autre sœur, Rose, n qu'une gamine encore.

La vie familiale, malgré ses commodités, l'aff tion aveugle de sa mère et celle trop lucide Marie, pèse bientôt sur Cézanne. Et puis le banqu méprise quand même la peinture et le métier peintre : son fils, sur lequel il avait compté, et q aime à sa manière, l'a déçu. Des heurts résult bientôt de cette incompréhension.

A Aix, Cézanne fréquente quelques camara aux goûts artistes : Fortuné Marion, qui fait la peinture tout en continuant ses études, Ma Roux, critique au *Mémorial d'Aix.*

Cézanne passera la plus grande partie de l'an 1865 à Paris. Il occupe une chambre rue Be treillis, quittant la rive gauche pour la rive dr de la Seine. La rue Beautreillis, proche d Bastille, rappelle certaines rues d'Aix, mais a d'anciennes maisons sans beauté. Le quai est habité par des gens modestes ; on n'y tro guère d'artistes.

A l'occasion Cézanne rencontre les camara de l'atelier Gleyre : Bazille, Renoir, Sisley Monet. Il a offert à Claude Monet, parce celui-ci paraissait l'apprécier, une grande é (107 × 83 cm.) du *Nègre Scipion,* travail fa l'atelier Suisse d'après un modèle. Dans ce m atelier Suisse il retrouve Guillaumin, qui l témoigne de l'amitié et sait lui rendre sa bo humeur. Le gentil Guillaumin doit gagner sa employé actuellement à la Compagnie d'Orléan ne vient à l'atelier que le soir, et se rattrap peignant le dimanche.

La grande affaire, c'est le Salon. On doit mettre les toiles au jury fin mars. Brava Cézanne pense que l'envoi d'Oller et le sien fe « rougir l'Institut de rage et de désespoir » jury se montre très tolérant, sauf envers acceptant une toile d'Oller, deux de Pissarro, paysages de Monet. Renoir, qui avait ex l'année précédente une *Esmeralda,* a chang manière, et il expose, comme Monet, deux t peintes à peu près entièrement en plein air ; que les paysagistes à succès, Daubigny, par exer ne prennent sur place que des notations. Le v

Corot même retravaille beaucoup ses paysages en atelier. Il y a aussi des œuvres d'une demoiselle Morisot, qui a déjà exposé au précédent Salon. Manet fait à nouveau scandale avec *l'Olympia,* une femme nue, allongée, à laquelle une négresse apporte un bouquet de fleurs. Si l'auteur a cherché un succès de scandale, il est servi : tout le monde parle de *l'Olympia,* mais personne ne l'achète. Qui voudrait de cela chez soi ? Manet, cependant, a trouvé des défenseurs acharnés, parmi les jeunes peintres, surtout. Et Cézanne a réussi à convaincre Zola... Dans la lutte artistique qui commence à s'organiser, Cézanne voit les œuvres de ses camarades de plus en plus acceptées au Salon, sans aucun succès public d'ailleurs. Ses propres échecs le poussent à des outrances, et il peint des scènes d'imagination où il se laisse emporter, jouant au génie qu'il n'a pas.

Zola publie enfin *la Confession de Claude,* commencée il y a trois ans environ. Cette histoire à la fois romantique et réaliste, si différente de ton du volume précédent, essuie une critique plutôt sévère. Zola, lui-même, jugera plus tard que son roman, pour n'avoir pas été écrit d'une traite, manque d'élan. Marius Roux, maintenant installé à Paris, en fera la critique pour son journal d'Aix. Zola l'a prié, pour faire plaisir à leurs familles, de parler de Baille, et surtout de Cézanne. Roux commence donc par dire qu'ils sont à Paris une « masse » d'Aixois (toujours cette exagération méridionale), tous anciens camarades de collège, liés d'une bonne et franche amitié, et qui travaillent et luttent. Bien entendu cette amitié n'empêche pas les divergences de goût : « Les uns admirent Raphaël et les autres se pâment devant Courbet. » Et voici tout un couplet sur Cézanne : « Ici, il se posera, grâce à sa persévérance, en excellent artiste. Grand admirateur des Ribera et des Zurbaran, notre peintre ne procède que de lui-même, et donne à ses œuvres un cachet particulier. » S'il ne peut encore lui prédire le brillant succès de ceux qu'il admire, il est certain pourtant que son œuvre ne sera jamais médiocre.

La Confession de Claude est signalée au garde des Sceaux, mais Zola ne sera pas poursuivi, car le procureur général, dans son rapport, estime que si le roman appelle des réserves « au point de vue du bon goût et de la chasteté du langage souvent offensée par la crudité des images et le cynisme du détail », et que si l'auteur, « obéissant aux tendances de l'école réaliste », s'est trop complu à analyser de honteuses passions, la donnée de l'ouvrage n'est pas immorale.

La situation de Zola, cependant, est devenue délicate chez Hachette, et il démissionne pour se consacrer entièrement à la littérature. Plus que de ses romans, il espère d'abord vivre du journalisme, qu'il considère comme un levier puissant. Depuis quelques mois il donne au *Petit Journal* un article hebdomadaire d'environ cent cinquante lignes — payé 20 francs — et tous les quinze jours un long article de critique littéraire au *Salut public,* de *Lyon* — payé de 50 à 60 francs, c'est-à-dire 10 centimes la ligne.

Cézanne, en ce moment, est à Aix, qu'il a regagné à l'automne. A Noël, de Marseille, où il poursuit ses études, Marion revient avec un jeune musicien allemand, Heinrich Morstatt, qui fait là un apprentissage commercial exigé par son père. Locataires de la même pension, ils se sont liés. Marion présente Morstatt à Cézanne. Le musicien va leur jouer du Wagner, alors dans sa nouveauté révolutionnaire, et dont *Tannhäuser,* datant pourtant d'une vingtaine d'années, n'est pas encore accepté par la foule. Cézanne, guère amateur de musique, au fond, s'enthousiasme pour ce romantisme où il sent du génie. Lui-même se cherche. Il croit au tempérament, à l'inspiration, à Delacroix, tout en marchant sur les traces de ceux qui s'efforcent d'exprimer la nature d'une manière neuve et directe. Aux environs de Paris il a peint un sous-bois, d'une pâte épaisse, où l'influence de Courbet est visible, et, une autre fois, un paysage d'une rare délicatesse, un peu à la Corot.

En février Cézanne regagne Paris. Zola a pris l'habitude de réunir des amis chez lui le jeudi, et Cézanne y retrouve régulièrement les Aixois : Baille, Coste, alors militaire, et Philippe Solari, un sculpteur très bohème, venu à Paris grâce à un prix de l'Académie d'Aix, depuis longtemps dépensé (ses camarades l'aident comme ils peuvent). Le journalisme paraît réussir à Zola.

De son côté Cézanne travaille beaucoup. Outre ses toiles imaginaires, des paysages, quelques portraits, il peint des natures mortes, dont l'une : *le Pain et les Œufs* (signée et datée, ce qui est rare chez lui et indique sans doute qu'il en fut satisfait).

Et voilà qu'il est allé visiter avec Zola l'atelier de Manet ! Celui-ci les a reçus avec une exquise politesse qui a un peu gêné Cézanne. Ce révolutionnaire est un homme du monde, bien habillé et qui aime ses semblables. Cela paraît contradictoire à Cézanne. Dans l'atelier, il a pu revoir *le Bain,* qu'on appelle maintenant : *le Déjeuner sur l'herbe, l'Olympia* et des œuvres plus anciennes comme *Lola de Valence* : aucune de ces œuvres, en effet, ne se vend. Manet dit à Cézanne qu'il a vu chez Guillemet de ses natures mortes et les a trouvées bonnes. Cézanne en a ressenti une grande joie, « une joie, écrit-il à Marion, qu'il ne développe pas et sur laquelle il n'insiste guère, selon son habitude ».

Mais le moment de la présentation des œuvres au jury du Salon approche. Cézanne annonce qu'il sera refusé (espérant quand même...) Et, réaction de timide chez un garçon qui manque de souplesse, il amène ses toiles dans une charrette à bras, le dernier jour et au dernier moment. C'est une véritable provocation !

Le jury se montre à nouveau impitoyable pour Cézanne et la plupart de ses camarades (sauf Renoir, Monet et Sisley), malgré la protestation de Daubigny, paysagiste non sans talent, un peu conventionnel, mais qui comprend les jeunes. Ce peintre heureux a dit à ses collègues qu'il préférait des tableaux chargés de hardiesse aux nullités accueillies à chaque Salon. Le jury a refusé *le Fifre,* de Manet, ainsi que son *Acteur tragique.*

Pourquoi ne rétablirait-on pas le Salon des Refusés ? Daubigny lui-même a déjà conseillé à Renoir de lancer une pétition. Cézanne ose écrire à l'intendant des Beaux-Arts, et comme il ne reçoit pas de réponse, il adresse une deuxième lettre assez dure : « Je me contente de vous dire de nouveau que je ne puis accepter le jugement illégitime de confrères auxquels je n'ai pas donné moi-même mission de m'apprécier. » Cette lettre a été sans doute revue par Zola. Elle demeure sans réponse et sans suite : on se contente de la classer avec une note en marge : « Ce qu'il demande est impossible. On a reconnu tout ce que l'exposition des refusés

avait de peu convenable pour la dignité de l'art, et elle ne sera pas rétablie. »

Zola, indigné, obtient de Villemessant de faire la critique du Salon dans *l'Evénement*. Et Guillemet le renseigne sur le jury et la manière dont il fonctionne. Il s'agit d'attaquer le Salon pour prendre la défense des « refusés ». Zola est surtout séduit par Manet, une peinture réaliste et révolutionnaire, qui présente en même temps un aspect correct, cela correspond à ses propres aspirations. Il se mêle donc à la lutte, poussé par Cézanne et leur amitié mutuelle. C'est aussi l'occasion de défendre ses propres théories, très précises maintenant. Zola affirme faire peu de cas de toute la « poudre de riz de Cabanel » parce qu'il préfère les senteurs âpres et saines de la nature vraie. De tels articles soulèvent de vives protestations des lecteurs, et M. de Villemessant, qui est avant tout directeur de journal, décide non pas de les supprimer, mais de rétablir une sorte d'équilibre en leur adjoignant ceux d'un critique d'art plus orthodoxe. Pendant que M. Théodore Pelloquet distribue des compliments aux peintres officiels, Zola se montre même sévère pour des peintres que les jeunes admirent, Courbet et Millet. Monet a présenté un grand et élégant portrait, *Camille*, dont l'étoffe est superbement peinte : pour Zola, c'est la seule œuvre réaliste.

Zola avait encore l'intention de parler longuement de Daubigny, de Corot et de Pissarro, mais sa situation au journal devient intenable : ce Pelloquet défait ce qu'il fait ; et il renonce. Il réunit ses articles en une plaquette : *Mon Salon*, augmentée de notes et d'un appendice (trois lettres d'injures et trois d'éloges). Une longue dédicace à Cézanne constitue une lettre débordant d'affection. « C'est pour toi seul que j'écris ces quelques pages, je sais que tu les liras avec ton cœur. »

Cézanne a aujourd'hui vingt-sept ans, mais, avec sa barbe et ses longs cheveux qui commencent à se clairsemer, il en paraît davantage. Zola ne peut s'empêcher de déplorer son peu de sens pratique et son débraillé assez provocant.

Il souhaiterait à Paul une « amie » convenable, dans le genre de Gabrielle, mais avec le caractère qu'il a...

En juin 1866 Cézanne est parti à la campagne pour peindre. Il s'est installé entre Paris et Rouen, dans une auberge au bord de la Seine. Zola, Gabrielle et Baille l'y rejoignent. Quels bons moments ils passent, d'autant que Chaillan, Solari, Roux, Valabrègue arrivent à leur tour. Le jour on peint, on écrit, on pêche, on se réunit pour se baigner ou faire des parties de bateau. Le soir, après le dîner, on va s'étendre sur des bottes de paille que l'aubergiste a eu la « générosité » d'étaler au fond de la cour. « C'est l'heure des théories, des discussions furibondes qui durent jusqu'à minuit... »

Vers la fin de l'été Cézanne quitte Bennecourt pour Aix, où il se remet immédiatement à peindre. L'ouverture de *Tannhäuser*, qui lui avait laissé une impression inoubliable, lui inspire soudain un tableau qu'il construit en une matinée. Ce tableau, Marion le trouve magnifique, et il le décrit ainsi à Morstatt : « Une jeune fille au piano ; du blanc sur du bleu ; tout au premier plan. Le piano supérieurement et largement traité, un vieux père dans un fauteuil de profil... La masse toute sauvage et d'une puissance écrasante... »

Au début d'octobre Guillemet arrive à Aix po peindre, accompagné de sa femme. Mais, arriv sous une pluie battante, ils passent d'abord tr jours chez les Cézanne. Guillemet, à qui le ba quier n'en impose pas, lui dit avec sa joviale fan liarité qu'il sert une pension insuffisante à son f — lui-même n'est-il pas convenablement renté p son père, le marchand de vins en gros ?...

A cette époque Cézanne écrit à Zola : « Po ma part, l'oisiveté m'accable, il y a quatre ou ci jours que je n'ai rien fait. Je viens de terminer petit tableau qui est, je crois, ce que j'ai fait mieux ; ça représente ma sœur Rose lisant à poupée. Ça n'a qu'un mètre, si tu veux, je te donnerai. »

Un croquis occupe un coin de la page. Cézan donne un aperçu de ses couleurs : « Fond no tête claire, résille bleue, tablier d'enfant bleu, ro froncée jaune, un peu de nature morte à gauch un bol, des jouets d'enfant. » Et pour termine

« Mais, vois-tu, tous les tableaux faits à l'in rieur, dans l'atelier, ne vaudront jamais les cho faites en plein air. Je crains bien que tous tableaux des anciens maîtres, et représentant choses en plein air, n'aient été fait de chic, car ne semble pas avoir l'aspect vrai et surtout o ginal que fournit la nature. »

Pense-t-il aux Poussin du Louvre ? Il dira p tard qu'il faudrait refaire ou vivifier Poussin nature.

De son côté, Valabrègue donne à Zola des n velles de Cézanne. S'il trouve excellentes certai œuvres, il critique vivement l'esquisse le repré tant avec Marion : « Nous sommes tous les de pris par le bras, et nous avons des tournu hideuses. Paul est un peintre horrible pour maintiens qu'il donne aux gens au milieu de débauches de couleurs. Toutes les fois qu'il pe quelqu'un de ses amis, il semble qu'il se venge lui pour quelque injure cachée. »

Guillemet, qui réside à Aix depuis un mois, é longuement à Zola ; le temps ne lui a pas p long : le beau temps vite revenu, est-il saison belle que l'automne en Provence ? Il lui parle s tout de Cézanne : son physique embellit plutôt, cheveux sont longs, sa figure respire la santé, blague-t-il, sa tenue elle-même fait « sensation le cours ». « Son moral, quoique toujours ébullition, lui laisse des embellies. » A des Ai qui, par curiosité, lui demandent d'aller voir peinture pour la débiner ensuite, il répond br lement qu'il les em..., ce qui fait fuir les g Mais il semble qu'on prenne maintenant sa p ture un peu plus au sérieux. Et Guillemet le devenant directeur du musée d'Aix, seule cha qu'il ait de faire entrer quelques-uns de ses sages assez réussis dans un musée ! Et si le léra a quitté la ville, il reste Valabrègue, qui « une fécondité surprenante met au monde ch jour un ou plusieurs cadavres (en vers, cela sans dire) ». Quant à Marion, tout en contin à peindre en amateur, il caresse l'espoir d' appelé à une chaire de géologie.

M. Cézanne remarque tout de même que tains, comme ce peintre parisien, font cas d peinture de son fils. Paul va exécuter un g portrait de lui. Le banquier, coiffé d'une cal est assis, les jambes croisées, dans un haut teuil recouvert d'une housse à fleurs, en trai

re attentivement *l'Evénement* (hommage indirect Zola, qui y publia ses fameux articles sur le alon), et sur le mur du fond figure une des ropres natures mortes du peintre. Guillemet xagère un peu quand il parle d'un pape sur son rône, mais il trouve justement que ce portrait a on air, que la peinture en est blonde et l'allure, rès belle.

Cézanne fait des portraits avec les modèles omplaisants qu'il trouve sous la main. L'oncle Dominique, frère de sa mère, un excellent homme, n peu pique-assiette et qui préfère le pastis au ravail, accepte volontiers de poser. Il fera de lui ne suite de portraits rapides, chacun le plus souvent exécuté dans l'après-midi : la tête avec moustache et petite barbe, le col et le petit nœud de la cravate, parfois le buste et les mains ; en cheveux, en casquette, en bonnet de nuit blanc à reflets bleu vert et floche noire, cravate rouge, vêtement noir et cache-poussière blanc, sur fond gris — peinture épaisse, à larges coups écrasés — ou déguisé en avocat et même en moine encapuchonné. Certains de ces portraits sont très empâtés, littéralement modelés dans la pâte. Valabrègue n'ose refuser de servir de modèle, mais il écrit à Zola : « Paul m'a fait poser hier pour une étude de tête. Chairs d'un rouge d'incendie avec des raclures de chair blanche ; c'est une peinture de maçon. »

REFUSÉ AU SALON

La vie dans la maison de la rue Matheron, cette rue assez étroite et cette grande maison sans attrait, où les Cézanne passent toujours une partie de l'année, donne à Paul une intolérable impression de renfermé. C'est surtout quand les Cézanne ne sont pas au Jas de Bouffan que Paul désire retourner à Paris. Mais il y a la désolation de sa mère à l'idée de le voir partir, et il faut tenir tête à son père, ce qu'il n'ose qu'en se fâchant.

Enfin Cézanne est à Paris. Zola écrit à Valabrègue : « Paul travaille beaucoup, il a déjà fait plusieurs grandes toiles, et il rêve de tableaux immenses... » C'est que le Salon allait revêtir cette année une importance exceptionnelle, puisqu'il concordait avec l'exposition universelle de 1867, dont le succès s'annonçait énorme.

Le jury s'est montré plus sévère que jamais. Manet et Courbet décident de faire des expositions particulières dans deux baraques de bois qui se feront pendant, avenue de l'Alma. Guillemet est refusé ainsi que la plupart des autres camarades. Cézanne non seulement est refusé, mais un journaliste publie dans *le Figaro* un écho moqueur, assez grossier et en partie faux : « ... M. Cézanne (rien des *Mille et une Nuits*), le même qui provoqua en 1863 une hilarité générale au Salon des Refusés — toujours ! — par une toile représentant deux pieds de cochon en croix. M. Cézanne a envoyé cette fois à l'exposition deux compositions sinon aussi bizarres, du moins aussi dignes d'être exclues du Salon. Ces compositions sont intitulées : *le Grog au vin* et représentent : l'une un homme nu à qui une femme en grande toilette vient apporter un grog au vin ; l'autre une femme nue et un homme en costume de lazzarone : ici le grog est renversé. » *Le Grog au vin* est un titre provocant trouvé par Guillemet pour une des toiles soumises, toile qui date de trois ou quatre ans et présente un mélange de romantisme et de réalisme un peu érotique, propre à scandaliser exprès le jury. Zola envoie immédiatement une réponse qu'on insère presque aussitôt : d'abord il revendique courageusement Cézanne comme un ami d'enfance et un jeune peintre dont il estime « singulièrement le talent vigoureux et personnel ». « Je vous avoue que j'ai eu quelque peine à reconnaître sous le masque qu'on lui a collé au visage un de mes camarades de collège, M. Paul Cézanne, qui n'a pas le moindre pied de cochon dans son bagage artistique, jusqu'à maintenant du moins. Je fais cette restriction, car je ne vois pas pourquoi on ne peindrait pas des pieds de cochon comme on peint des melons et des carottes. »

Cézanne traverse alors une vraie crise. Il a besoin de travail et de courage, constate Zola. Aussi va-t-il se réfugier pendant trois mois au Jas de Bouffan, où ses parents passent la belle saison, et il ne compte pas revenir à Paris avant septembre. Zola connaît lui-même une vie difficile en ce moment : il en est réduit à écrire pour *le Messager de Provence*, un très long feuilleton au titre alléchant : *les Mystères de Marseille*. Deux feuilletons par semaine à deux sous la ligne, cela lui fait en fin de compte 200 francs au bout du mois : de quoi vivre modestement. Il écrit aussi *Thérèse Raquin*, sa première œuvre importante — qui, en feuilleton, devait lui rapporter 500 francs.

A Aix, Cézanne vit donc en famille, avec un père âgé de soixante-neuf ans, toujours banquier, et que l'âge n'attendrit pas. Et Marie, guère compréhensive pour sa peinture, est en train de devenir vieille fille : le 4 juillet elle aura vingt-six ans. Il continue à peindre, mais il y a des moments où il songe à s'enterrer à Aix, à renoncer à cette lutte qu'il sent démesurée, à échanger la dèche à Paris contre une vie passive et provinciale.

Mais il s'est bientôt ressaisi, et il a même donné une impression de courage à Marion, qui l'écrit à Morstatt : « Paul est ici à faire de la peinture, plus Paul que jamais, mais porteur cette année d'une ferme volonté de réussir au plus vite. » Il a fait quelques portraits, non plus au couteau, mais aussi vigoureux, et avec un métier plus habile et plus plaisant. Et des aquarelles remarquables, d'une coloration inouïe et d'un effet étrange dont Marion ne croyait pas ce procédé capable. Il a commencé de grandes toiles et va de nouveau traiter *l'Ouverture de Tannhäuser*, en tonalités différentes,

avec des notes plus blondes cette fois. Marion, en posant, voit l'œuvre progresser. Les colorations sont claires et les personnages, très achevés. « Il y a une tête de jeune fille blonde, d'un joli et d'une puissance étonnante, et mon profil est d'une ressemblance très grande, tout en étant très fait sans ces aspérités de couleurs qui gênaient et ces aspects féroces qui repoussaient. »

Cézanne se sent admiré et compris par Marion, et il goûte assez ses jugements picturaux. Marion est allé voir l'Exposition universelle et les expositions particulières de Courbet et de Manet ; il trouve à ce dernier un tempérament assez original, assez brutal, incomplet pourtant. (Il trouve même Cézanne plus fort qu'eux.) Pendant ses vacances à Aix, s'il reste préoccupé de géologie — lui qui à vingt et un ans publie *Premières Observations sur l'ancienneté de l'homme dans les Bouches-du-Rhône* — il n'en continue pas moins à faire de la peinture en amateur. Il arrive soit que Marion aille peindre avec Cézanne, soit que Cézanne l'accompagne dans ses recherches préhistoriques ou géologiques qui, pour l'instant, ne l'intéressent que médiocrement (mais, comme rien ne se perd, bien des années plus tard il parlera des « assises géologiques » pour certains de ses paysages).

Cézanne est revenu à Paris, toujours partagé entre le romantisme à la Delacroix, l'imagination particulière qui lui fait peindre une érotique vision comme cette *Tentation de saint Antoine,* le réalisme de Courbet et la jeune peinture de plein air qui se veut encore plus réaliste. Chez Zola, à Clichy, il exécute une grande toile (90,5 × 117 cm.) où il accorde certaines tendances diverses dans une même œuvre, qu'il signe, date de 1867, et offre à son ami, touché entre autres par un érotisme assez violent, proche de celui qu'il cherche lui-même pour ses romans. Un homme nu et bronzé enlève une femme blanche pâmée, dont la draperie bleu sombre glisse sur les hanches, achevant de la dénuder. C'est d'une couleur éclatante et sensuelle, et cela donne une impression de force et de tempérament, alors que la technique, à l'examiner, paraît presque sage : de petites taches soigneusement posées...

Un groupe de peintres de la nouvelle école se retrouve régulièrement au café Guerbois, d'où bientôt le surnom d' « école des Batignolles ». Cézanne s'y montrera très rarement, et il faut que Zola, devenu par la force des choses le critique des peintres réalistes, l'y ait entraîné. Au café Guerbois, où viennent aussi certains critiques (Cladel, Astruc, Duranty, Burty et le jeune Duret), le grand homme, c'est Manet. Son élégance vestimentaire, ses jugements, ses mots le font dominer là autant que par son talent, que le public d'ailleurs commence tout doucement à admettre depuis son exposition particulière à l'exposition universelle l'an dernier. Mais Manet agace Cézanne : son aisance, sa canne, ses gants, son haut de forme. Le peintre même, il en arrive à l'admirer moins, et il trouve que Zola, comme s'il s'y connaissait vraiment en peinture, exagère parfois avec son Manet. Manet ne vient-il pas de faire son portrait, assis sur une chaise de tapisserie, près d'une table chargée de livres ? et l'écrivain, avantageusement présenté, se montre enchanté. Aussi arrivait-il à Cézanne en entrant, après avoir jeté un coup d'œil méfiant sur l'assemblée, d'écarter sa veste et, avec un mouvement de hanche très « zingueur », de remonter son pantalon. Après quoi il serrait les mains à la ronde, et devant Manet se découv avec un respect exagéré, nasillant : « Je ne donne pas la maing, monsieur Manet, je ne me pas lavé depuis huit jours. » Zola était alors peu honteux de son ami, ne comprenant pas réaction contre l'esprit parisien trop fin et rosse qui sévissait un peu à cause de Manet. esprit et cette finesse en imposaient à Zola, que Cézanne était au fond plus fin et plus intelli que lui (sans oublier une bonne culture classiq Son fort accent du Midi, son aspect, malgré genre bohème, faisaient aussi que Cézanne se tait mal à l'aise, épais, déplacé. Le plus souv il écoutait en silence, mais, qu'une opinion heurtât, il réagissait avec violence, se fâchai sortait.

Une fois de plus Cézanne a été refusé au Sa Manet a deux toiles acceptées, dont le portrait Zola. Figureront aussi Bazille, Sisley, Mo Renoir — avec sa *Lise,* en robe blanche, pe en plein air à Fontainebleau — et Pissarro, évolue dans sa couleur. Et même Solari a accepter son grand *Nègre endormi.* L'*Evénem illustré,* qui a succédé à *l'Evénement,* avec un au directeur, demande à Zola le compte rendu Salon ; mais il devra éviter certaines attaques ne parler de « l'école officielle » qu'en génér sant. Zola accepte quand même : ça rapport toujours un peu d'argent et il rendra service camarades. Il profite de cette tribune pour affir qu'il considère le succès de Manet comme comp ce qui est exagéré. Il qualifie de « naturalist le groupe des « Batignolles ». Hélas ! ce n pas cette peinture qui domine à l'exposition : « succès est dans les sujets larmoyants ou terrible « Là est l'habileté suprême : chatouiller les s et faire crier à l'idéalisme. »

Cézanne va retourner à Aix, au Jas de Bouff Le 13 mai (1868), il prévient à sa caserne Nu Coste, « sergent, élève d'administration », q partira le samedi suivant

Les chaleurs venues, Cézanne ne va guère ville que le soir, et assez rarement. Un jeune po est venu le voir, Paul Alexis (de huit ans cadet ; à peine se sont-ils connus au Coll Bourbon). C'est Valabrègue, dont Cézanne moque un peu en l'appelant : « le grand V brègue », qui a conseillé cette visite, visite d'ab un peu embarrassée à un peintre qui revient Paris, la ville rêvée. Pour dire quelque ch Alexis a demandé si Coste peint toujours, etc. promis de revenir, et n'est pas revenu. Cézan qui l'avait trouvé gentil, s'est même promené soir au cours Mirabeau dans le vain espoir d rencontrer. Il pense aller le voir chez lui, mais jour-là, il l'écrit à Coste, il changera de chaussu et de chemise, son aspect négligé ayant peut-troublé Alexis.

Cézanne se sent mieux à l'aise avec les gens simples. Il a un peu vu un ancien camara Auffan, qui travaille dans une fabrique de peaux, et lui a donné quelques tableaux, table acceptés comme une « bonne manière ». F d'autre vraiment à dire d'Auffan. Coste et Z à Paris ; Marion, à Marseille, sauf pendant vacances, Cézanne se sent parfois bien seul, serait alors gentil, affectueux même avec n'imp qui. En souvenir, il est allé — mais seul cette — au Barrage, où il a passé de bons moments sa jeunesse avec Baille et Zola et où il retou

plus tard avec Coste. Il a poussé jusqu'à Saint-Antonin, par cette route que domine la Sainte-Victoire : une douzaine de kilomètres sous la chaleur, par un chemin magnifique, mais à peu près sans ombre, et il a couché dans une « paillère », chez les gens du moulin. Il se hasarde difficilement au café, à un de ces cafés sur le cours, qui font tellement partie de la vie d'Aix. En somme, il ne lui reste que la famille.

Enfin Alexis est revenu. Au début de juillet il a fait le chemin du Jas de Bouffan en plein midi, en pleine chaleur, en compagnie de Dethès (ces Dethès, on les connaît depuis toujours : M. Louis-Auguste Cézanne fut employé chez eux, il y a un demi-siècle). On a pris des boissons fraîches et l'on a bavardé littérature. Alexis a récité de ses vers, que Cézanne, enchanté de cette visite, a trouvés vraiment très bien, avec même un accent particulier, original. Cézanne décrit cette visite dans un post-scriptum à Coste, qu'il remercie d'une lettre venue « comme une rosée au milieu d'un ardent soleil ».

Fin novembre Cézanne peint plus que jamais. Il travaille beaucoup un paysage des bords de l'Arc, qu'il compte présenter au Salon. Le Salon qui l'acceptera « sera-ce celui de 1869 ? », écrit-il à Coste. Il retournera très bientôt à Paris. Avant il ira voir le père de Coste et pourra même joindre des affaires pour son camarade dans la caisse de linge qu'on expédiera par petite vitesse. Une lettre de Coste lui a fait plaisir : « car ça vous tire de la somnolence dans laquelle on finit par tomber ».

Les rapports de Marion et de Cézanne se sont un peu relâchés, sans doute par la faute du caractère de Cézanne ; n'empêche que Marion écrira à Zola : « Paul m'a vu au travail, je l'ai ennuyé peut-être de mes enthousiasmes de naturaliste. » Seule la peinture intéresse vraiment Cézanne.

A Paris Cézanne peut constater que 1869 n'apporte guère pour lui de changements. Certains camarades arrivent à exposer au Salon une fois de plus — mais le public n'achète pas leurs toiles. Pissarro (qui peint à Louveciennes, maintenant), le gentil Sisley et Renoir, avec une toile, *En été,* où le feuillage sous le soleil est vraiment lumineux. Et Manet, toujours Manet. Après son *Déjeuner sur l'herbe,* voici un déjeuner dans l'atelier, avec un jeune homme, une table servie et quelques accessoires qui jouent à la nature morte. Mais c'est surtout *le Balcon* qui attirera des sourires et des critiques ! Une des jeunes femmes est nette, l'autre, floue. M^lle^ Morisot, Manet détestant les modèles professionnels, a fait poser une des dames, sans d'ailleurs que le peintre eût recherché une ressemblance serrée. Berthe Morisot est maintenant son élève, après avoir été régulièrement reçue aux Salons de 1864 à 1868. Une vraie jeune fille du monde, fille d'un ancien préfet, conseiller à la cour des Comptes.

Cézanne peint un *Déjeuner sur l'herbe* à sa façon : une toile aux couleurs éclatantes, où les femmes sont habillées (comme dans ce déjeuner — œuvre tout à fait de plein air, celle-là — qu'à son tour peignit Claude Monet, voici plusieurs années). Cette toile imaginaire, où le peintre figure au premier plan, Zola ne peut la considérer que comme une pochade. Paul ne serait-il pas sérieux ? Voilà déjà plusieurs compositions de son ami auxquelles il ne comprend plus rien. Mais essaie-t-il de comprendre ? La littérature l'absorbe tout entier. Après *Madeleine Ferat,* roman paru à la fin de l'année précédente — et qui n'a même pas soulevé un petit scandale comme *Thérèse Raquin,* ni dépassé son maigre succès de vente — il travaille à une œuvre de longue haleine. Appliquant une thèse de Claude Bernard, Zola voulait déjà que le romancier tirât son œuvre de l'observation et de l'expérimentation. Tout cela l'arrange d'autant mieux qu'il manque d'imagination pour inventer les faits. Il travaillera donc sur documents, notes et plans. Zola écrit ainsi le premier volume de la série : *la Fortune des Rougon.* Le roman se passe en Provence, Aix y devient Plassans.

Cézanne, à trente ans, peint avec cette sensation d'être de plus en plus isolé de ses camarades, dont la peinture est moins excessive (ils ont beau exposer au Salon sans succès, ils exposent tout de même...). Il y a bien l'indulgent Pissarro, toujours intéressé par ses tentatives, dans des genres et dans un esprit si divers, presque contradictoires, qu'elles pourraient pourtant faire douter de sa personnalité. Guillemet, hors de Paris pour l'instant, et qui fait une peinture de plus en plus sage, écrit à Zola : « Vous me donnerez des nouvelles de Paul. A-t-il terminé heureusement son tableau ? Il est temps qu'il produise selon son idée et il me tarde de lui voir prendre la place qu'il doit avoir. Que la peinture est une drôle de chose ; il ne suffit pas d'être intelligent pour bien faire. Enfin, avec le temps il arrivera, je n'en doute pas... » Zola est moins optimiste dans les renseignements qu'il donne, et Guillemet s'en montre attristé : « Le brave garçon doit souffrir comme un damné de tous ses essais de peinture où il se jette à corps perdu et qui ne réussissent que bien rarement, hélas ! » Il veut espérer quand même, et s'attend à lui voir sortir de belles choses qui leur feront plaisir à eux, qui l'aiment, et « feront bisquer les incrédules et les débineurs ». De loin, Marion considère objectivement la situation : il écrit à Morstatt que la peinture réaliste est plus loin que jamais de réussir du côté du monde officiel. Quant à Cézanne : « Son nom est trop connu déjà et trop d'idées révolutionnaires en art s'attachent à lui pour que les peintres membres du jury faiblissent un seul instant. »

A l'automne Paul Alexis est enfin arrivé à Paris, bien accueilli par Zola, à qui il vouera une fervente admiration et dont il deviendra l'intime. Cézanne le voit souvent, et ils se retrouvent volontiers chez le romancier.

Cézanne a tenté plusieurs portraits de son ami, sans jamais parvenir à ce qu'il désire. Il n'en demeure qu'une tête inachevée. Zola, ne se sentant ni flatté ni même ressemblant, ne marquait plus aucun enthousiasme à poser. Cézanne avait également tenté de faire le portrait de Gabrielle Meley, mais Gabrielle préférait le genre de Manet, autrement plaisant en dépit de sa réputation — et puis elle savait par Emile que c'était un grand peintre. Une scène de lecture avec Alexis chez Zola donne à Cézanne une irrésistible envie de la peindre. D'abord un vague croquis, et puis une de ces toiles dans sa manière excessive (de quoi ont-ils l'air : de caricatures molles ?) et une autre, une grande toile (131×161 cm.), qu'il n'achèvera même pas. Quand Zola compare cela à son portrait par Manet, il ne peut être que consterné.

Depuis des années l'opposition à l'Empire ne cesse de grandir. Il n'y a pas que Victor Hugo qui, de son exil volontaire à Guernesey, foudroie Napoléon-le-Petit. Même la presse intérieure attaque maintenant la formule impériale : le très catholique Veuillot, dans *l'Univers,* et Prévost-Paradol, dans *les Débats.* Le Marseillais Thiers est orléaniste. Et malgré l'ère de prospérité du Second Empire les élections de 1869 furent favorables au parti républicain.

Au printemps de 1870 Cézanne se trouve à Paris, où il loge rue Notre-Dame-des-Victoires. Il écrit à son camarade Justin Gabet, menuisier-ébéniste à Aix, au sujet du Salon : « J'ai donc été refusé comme par le passé, mais je ne m'en porte pas plus mal. Inutile de te dire que je peine toujours et que pour le moment je me porte bien. » Il trouve qu'il y a de jolies choses à l'exposition, où figurent Pissarro, Sisley, Renoir. Il y a aussi des toiles de Manet — qui paraît admis une fois pour toutes — et de M^lle^ Morisot. Le fils de son vieux professeur, Honoré Gibert, a un tableau qui « fait très bon effet », et « Solari a fait aussi une très jolie statue ». Fantin-Latour a exposé une grande toile : *un Atelier aux Batignolles* : Zola, Monet, Renoir, Bazille, Astruc, etc., autour du chevalet de Manet. Cézanne, lui, est de plus en plus à l'écart, malgré son admiration pour certains, et cette complicité qui les lie pour une peinture dite réaliste. Mais dans ses paysages et ses natures mortes il y a des réussites que ses camarades constatent avec plaisir. Et il a offert à Zola une nature morte dont il n'est pas mécontent — et que son ami paraît admirer : une nappe drapée sur un coin de cheminée, d'où elle pend en quelques larges plis droits ; un grand coquillage rose, une tasse, un citron, un vase qui s'ouvre comme un calice de fleur, et une pendule noire contre la glace.

Le 31 mai Zola épouse Gabrielle Meley, son amie depuis six ans. C'est un acte raisonnable : Gabrielle a de grands goûts bourgeois, qu'il approuve, et une tendance à se montrer une dame. Cézanne, Marius Roux, Philippe Solari et Paul Alexis, c'est-à-dire des Aixois, sont les témoins. Zola a trente ans, Gabrielle est d'un an son aînée. *La Fortune des Rougon* va paraître en feuilleton ; les droits d'auteur et quelques collaborations aux journaux permettront au ménage de vivre avec dignité — alors que Cézanne ne subsiste que grâce à la petite pension paternelle. Zola considère le mariage comme la condition même du bon travail, de la besogne réglée et solide pour les grands producteurs modernes (ainsi qu'il l'écrira plus tard dans *l'Œuvre*). Comme beaucoup d'artistes, comme Manet lui-même, il finit par régulariser une liaison. Monet va aussi se marier. Sisley est marié. Mais un ménage, parfois des gosses, risquent pour certains d'aggraver leur situation matérielle... Qu'importe ! on n'est plus seul. Cézanne, à qui la solitude pèse par intermittence, vient de trouver une petite amie, une ouvrière toute jeune — elle n'a pas vingt ans — et il s'offre de jouer à l'amoureux. Hortense Fiquet, née dans le Jura, vit à Paris son père est employé subalterne de banque. C fille, assez jolie, aux cheveux d'un blond véni travaille pour un brocheur. Derrière sa liaiso n'y a peut-être chez Cézanne qu'une recherch stabilité, de vie plus ordonnée sexuellement, qu permettrait de mieux supporter l'isolement e demi-misère.

Et voilà que Théodore Duret, jeune négoc charentais qui s'est passionné pour la nou peinture et fait de la critique, écrit à Z « J'entends parler d'un peintre nommé, je c Cézanne, ou quelque chose d'approchant, qui s d'Aix et dont les tableaux auraient été ref par le jury. Il me semble me souvenir que m'avez, dans le temps, parlé d'un peintre d tout à fait excentrique. » Mais Zola refuse vement de donner l'adresse demandée. Céz est dans une période de tâtonnements : « Atte qu'il se soit trouvé lui-même. »

Les semaines suivantes la France entre dans période agitée, et le 19 juillet le corps légis vote la guerre à la Prusse. Zola collabore e moment à *la Cloche,* journal républicain. publie le 5 août un article violent : « Viv France ! », où il s'élève contre cette guerre cela vaut au journal des poursuites, bientôt i rompues par la proclamation de la Républ Déjà exempté du service militaire comme fil veuve, sa myopie empêche Zola d'être enrôlé la garde nationale. Cette guerre, dont il a hor lui enlève d'abord tout goût d'écrire. Les circ tances le font filer avec sa mère et sa femme le sud, à Marseille, où il fonde avec Roux quotidien.

Cézanne est revenu au Jas de Bouffan. Pou belle inconscience des Méridionaux, cette gu n'est qu'une affaire entre gens du Nord. S bourg, c'est loin. A Aix, la bonne société, don Cézanne ne font pas partie, demeure royaliste il y a beaucoup de républicains dans le Cézanne, pour qui cette guerre n'est qu'un co temps, peint. S'il fait très chaud en ce mo dans le Midi, ici, en dehors de la ville, la gr maison demeure fraîche et les marron donnent une ombre magnifique. Le jardin du il le peint en détail : le fouillis de verdure e fleurs, et la serre et le petit bassin rectangul Les arbres sont verts et noirs — beaucoup de Mais l'herbe peut être très verte. Et pour expr la richesse d'un bouquet de roses, comment ne se ressouvenir de Monticelli, ce peintre marsei son aîné de quinze ans, dont il a vu certaines t à Paris. Il peint dans les proches environs la t chée du chemin de fer : une petite et une gr toile (80×129 cm.) — sur cette dernière, la t chée brune à reflets verts s'ouvre brutalemer courbe vers le milieu, tandis qu'à l'horizo Sainte-Victoire fait une apparition d'un bleu v à reflets noirs, sans grande importance. Il aussi une petite usine avec des cheminées, rouge vif, dans un site aussi peu industriel possible, dont la Sainte-Victoire, d'un bleu l compose le fond sur un ciel bleu clair (remarq

ue la couleur est épaisse, bien que le couteau à alette n'ait pas été employé). Dans son atelier Cézanne continue à faire des natures mortes, omposées d'objets simples : tasse, poterie, bouteille, disposés sur une nappe négligemment drapée, vec des fruits de saison — poires, grenades — ur des fonds gris. L'influence de Manet est manifeste dans certaines de ces compositions.

Ces noms de Wissembourg et de Froeschwiller, on ne se rend pas encore compte qu'ils signifient a perte de l'Alsace. En un mois l'armée régulière st mise hors de cause, battue par un ennemi deux ois plus nombreux, mieux armé, mieux dirigé. Le septembre l'empereur capitule — beaucoup de Français disent ouf ! — et deux jours plus tard la République est proclamée. Mais la guerre continue près une entrevue où Bismarck a revendiqué Strasbourg et Metz.

A Aix, au milieu d'un enthousiasme excité, l'ancienne municipalité a été chassée. Le banquier Cézanne affiche d'opportuns sentiments républicains en acceptant de faire partie du nouveau conseil, avec Baille aîné, Victor Leydet — un camarade de collège de son fils — et Valabrègue, littérateur. Roux ne pourra se retenir d'écrire à Zola : «... nos admirables Baille et Valabrègue, Ils sont réjouissants et me gaudissent fort. Vois-tu ces deux francs-fileurs de Paris se mêler au conseil municipal et voter la résistance ». En nommant le père Cézanne on a cru pouvoir utiliser ses compétences de banquier, mais il n'assistera presque jamais aux séances... La République doit tout changer, surtout cette commission de l'école de dessin, une vraie pépinière de nobles. Le fils Cézanne est peintre, et à ce titre il est élu en tête, par 15 voix sur 20. Au début de décembre la nouvelle commission est installée par le maire, le pharmacien Alexis ; elle ne se réunira plus guère, et Paul Cézanne s'en désintéresse totalement.

Cézanne, qui n'a que trente et un ans et qui est célibataire, devrait être soldat, maintenant qu'on essaie de mobiliser tout ce qu'on peut. Il n'y pense même pas. Mais comme au lieu de se terrer dans leur propriété il s'est montré à Aix, il a été dénoncé. Des gendarmes sont venus au Jas de Bouffan avec un ordre d'enrôlement. Et sa mère a trouvé tout naturel de le faire filer et de déclarer qu'elle ignore son gîte. Le père, non plus, ne s'est pas senti déshonoré pour cela. Optique du Midi, où, au fond, personne n'avait pris au sérieux les effusions patriotiques. Cézanne va se réfugier à l'Estaque, petit village de pêcheurs dans la baie de Marseille, à une trentaine de kilomètres d'Aix. C'est là qu'Hortense Fiquet viendra le rejoindre. M^me^ Cézanne est probablement au courant de cette liaison par son fils lui-même, pour qui elle a toutes les indulgences. Mais il ne peut être question d'en rien dire à son mari, qui prendrait certainement mal la chose et pourrait couper les vivres.

La Marseillaise, le quotidien fondé par Roux et Zola, a dû cesser de paraître faute de succès et d'argent. Zola est parti pour Bordeaux, capitale provisoire de la France, vers la mi-décembre. A Bordeaux Zola devient secrétaire particulier d'un membre du gouvernement de la Défense nationale, et il parviendra même — sur le papier seulement — à se faire nommer sous-préfet. Il a terminé *la Curée,* roman commencé avant la guerre.

Pendant que les armées de la Loire, après de petits succès, sont battues, tout comme les armées du Nord et de l'Est, et que Paris assiégé connaît la faim et les émeutes, à l'Estaque, où il n'eût pas été difficile de le découvrir (mais Baille et Valabrègue sont membres du conseil de recensement pour la garde nationale, ce qui peut expliquer que l'affaire reste sans suite), Cézanne peint avec ardeur, comme si rien d'autre n'existait. Et Hortense Fiquet est là, un peu maîtresse-servante, sans doute. Cézanne ne se soucie guère de donner de ses nouvelles aux amis.

Le site de l'Estaque est admirable : cette large baie de Marseille, ce cirque de rochers gris et cette eau bleue d'où émergent de pures îles rocheuses... Sur la pente dominant le petit port, des pins d'une tranquille majesté, et des oliviers, et des amandiers... Que de choses à peindre !

A l'Estaque Cézanne a travaillé surtout sur nature, il l'a observée davantage, et cela vaut mieux pour lui que le travail d'atelier, où il se laissait aller à des compositions. Néanmoins, c'est à la mer que nous devons indirectement la toile intitulée *Pastorale,* où mer et ciel sont d'un bleu neutre et les arbres, verts et noirs, tandis que sur la barque d'un gris noir est inscrite, indication rare, l'année : 1870. Trois femmes mafflues dont la nudité est rose et noire, un homme habillé, vu de dos, et un marin. Mêler des femmes nues à des hommes habillés, voilà une audace qui vient directement de Manet, mais qu'exprime ici une particulière intensité de couleurs. Et son goût de toujours pour les baignades lui suggère sans doute ces *Baigneurs et Baigneuses* aux couleurs franches, qui tiennent de la nature et de la composition, et de cette *Baigneuse debout s'essuyant les cheveux* : petites toiles non négligeables.

Zola, sans réponse de Cézanne, inquiet, écrit au début de mars 1871 à Alexis qu'il le suppose toujours dans « quelque coin de la campagne d'Aix ». Alexis ira tout exprès à l'Estaque quelques semaines plus tard. Le propriétaire de la maisonnette que Cézanne louait lui apprendra que Paul et Hortense sont partis depuis un mois, laissant entendre qu'ils se rendaient à Lyon. Mais l'homme pense qu'ils sont à Paris. Zola répondra que c'est « un conte à dormir debout » et que, sans doute, ils se cachent à Marseille ou dans les environs. Ayant envoyé une lettre à l'Estaque, il appréhende qu'elle n'ait été renvoyée au Jas de Bouffan, ouverte par le père Cézanne, qui y aurait découvert des détails compromettants ; aussi charge-t-il Alexis d'aller voir M^me^ Cézanne et de demander l'adresse exacte de son fils.

Enfin, ayant reçu une lettre de Cézanne, Zola peut, le 4 juillet, répondre à son ami, dont il était sans nouvelles depuis quatre mois. Il résume brièvement sa vie : « Je suis arrivé à Paris le 14 mars. Quatre jours après, le 18 mars, l'insurrection éclatait, les services postaux étaient suspendus, je ne songeais plus à te donner signe de vie. Pendant deux mois j'ai vécu dans la fournaise, nuit et jour le canon, et vers la fin, les obus sifflant au-dessus de ma tête, dans mon jardin. Enfin, le 10 mai, comme j'étais menacé d'être arrêté à titre d'otage, j'ai pris la fuite à l'aide d'un passeport prussien, et je suis allé à Bonnières passer les plus mauvais jours. Aujourd'hui je me retrouve tranquillement aux Batignolles, comme au sortir d'un mauvais rêve. »

Il ajoute, pour que Cézanne ne s'inquiète pas,

qu'il a, depuis son départ de Marseille, toujours largement gagné sa vie : le journalisme l'a bien nourri. « Jamais je n'ai eu plus d'espérance ni plus envie de travailler. Paris renaît. C'est, comme je te l'ai souvent répété, que notre règne arrive. »

La commission de surveillance de l'école de dessin a été dissoute le 19 avril, sans que Cézanne ait songé à profiter d'une revanche que sa fonction, d'ailleurs jamais assumée, aurait pu lui donner. Aux élections qui ont lieu en avril et mai p remplacer le conseil municipal provisoire, Lo Auguste Cézanne ne s'est même pas représe Comme il a soixante-douze ans, et que son fil lui succédera pas, il va se retirer des affaire la banque sera dissoute — et vivre la plus gra partie de l'année au Jas de Bouffan, se conten de gérer sa fortune, guère atteinte par le cha ment de régime.

« LA MAISON DU PENDU »

Lorsque Cézanne revient à Paris, il trouve déjà une ville singulièrement calmée. Parmi ses camarades peintres, Bazille seul est mort. Manet est naturellement à Paris, Renoir y est revenu. Monet se retrouve à Argenteuil, et Pissarro occupe à nouveau depuis juin la maison de Louveciennes (les Allemands y avaient établi une boucherie et causé de sérieux dégâts). A Paris Cézanne revoit Zola et les Aixois : Valabrègue, Roux et Solari. Cézanne va d'abord se loger avec Hortense dans le même immeuble, rue de Chevreuse. Hortense est enceinte ! Le faux ménage s'installe bientôt rue de Jussieu, tout près de la Halle-aux-Vins. C'est là que le 4 janvier 1872 Hortense Fiquet met au monde un garçon que le père déclare à la mairie sous le prénom de Paul et le nom de Cézanne.

Mais l'important, c'est de continuer à peindre. A l'Estaque, Cézanne a surtout travaillé en plein air. Mais quels paysages trouver à Paris ? Il peint la Halle-aux-Vins sur le quai de Bercy, avec une rangée de tonneaux et quelques arbres — en gris et en noir, de tendance monochrome. Renonçant à faire poser ses amis — Zola montre qu'il n'y tient guère, et Valabrègue en a assez de se voir rendre d'une manière qu'il juge hideuse — Cézanne exécute un petit portrait d'Hortense, assise, les mains croisées, un bras accoudé à une table brune, sur un fond gris vert ; c'est une œuvre assez gracieuse, mais dans la ligne de Manet. Ne tente-t-il pas de réagir contre son influence, avec une ironie assez lourde ? Il y a cinq ou six ans, *l'Olympia* avait scandalisé. Cézanne peint *une Moderne Olympia* : un spectateur noir et vert regarde une femme d'un rose blafard, bien en chair, accroupie sur un divan lie de vin, et qu'évente une esclave aux chairs bleuâtres ; ajoutons un guéridon doré, avec des oranges rouges... C'est aussi une réaction antiromantique. Il peint encore des scènes imaginaires : *les Courtisanes*, petite toile qui tient de la pochade, mais révèle une imagination bizarre chez ce garçon qui n'a rien d'un débauché, et cette *Femme étranglée*, qui révèle un inconscient sadisme — il a déjà peint *l'Enlèvement* et *le Meurtre* — une sexualité exprimée violemment ainsi et un romantisme qui se maîtrisera jusqu'à disparaître à peu près complètement. Ces toiles, plus que d'autres, sont révélatrices.

Emperaire est tombé malade alors qu'il se trouvait en plein travail pour le Salon. Il continue à voir Cézanne. « Paul est assez mal établi. En c un vacarme à réveiller les morts. » Et le 27 i il écrit à des amis d'Aix : « Je sors de Cézanne. Il le faut. En cela je ne pouvais échapper au sort *(ici un mot illisible)*. Je trouvé délaissé de tous. Il n'a plus un seul intelligent ou affectueux. Les Zola, les Sola autres, il n'en est plus question. C'est le plus nant produit *(« produit » remplace « garç barré)* qu'on puisse rêver. »

Cézanne veut peindre des paysages. La pagne, d'ailleurs, fera du bien à l'enfant. Piss va s'installer avec toute sa famille à Pontoise, cette douce vallée de l'Oise, où la lumière merveilleusement. Cézanne loge provisoire avec Hortense et le petit à l'hôtel du Grand-C à Saint-Ouen-l'Aumône, proche de là. Mais peut se permettre de demeurer longtemps à l'h il ne peut être question de gagner quelque ar avec sa peinture, et la modique pension de cé taire que lui sert son père doit les faire viv trois. Plus que jamais il faut dissimuler liaison à M. Cézanne. Heureusement Aix est Cézanne choisit Auvers, dans cette même vall l'Oise. Pissarro écrit à Guillemet (septembre 1 « Notre Cézanne nous donne des espérances, e vu et j'ai chez moi une peinture d'une vig d'une force remarquable. Si, comme je l'espè reste quelque temps à Auvers, où il va deme il étonnera bien des artistes qui se sont hâtés tôt de le condamner. »

A Auvers, maisons et chaumières s'étendent la vallée et sur la pente de la rive droite. C'est un village de France, avec son église d'un got tout simple. Pour Cézanne il faut mainte tenter de rendre un paysage en tenant comp la lumière. Ce sont là les recherches que Pissarro et quelques peintres plus jeunes, qu'il Claude Monet, à Argenteuil sur les bords Seine, et Sisley, aux environs de Paris. C'est la peinture de plein air qu'ils croient trouv vérité, la vraie peinture.

« ... Rendre aussi fidèlement que possible les leurs vraies des objets observés dans des cond variables de lumière extérieure, mais aussi r duire l'intensité de cette lumière. » Com arriver à exprimer cela avec des couleurs m gées, qui seules donnent les nuances, car si rayons lumineux de différentes couleurs pe se mélanger sans rien perdre de leur vivacité n'est pas vrai des couleurs fabriquées » ? Il donc trouver une nouvelle méthode d'applic

couleurs. « Au lieu de mélanger deux tons (le t et le rouge, par exemple) sur la palette, ils çaient directement sur la toile, et à côté les unes autres, des touches rouges et vertes. Vues à certaine distance, ces taches, juxtaposées, de leurs simples, se mêlaient, *sans perte appréciable ntensité lumineuse* et produisaient sur la rétine ffet d'une tache unique d'un jaune vif. Les cou- rs n'avaient pas elles-mêmes été mélangées ; st l'œil de l'observateur qui opérait la fusion des férents rayons de lumière colorée réfléchis par toile » (Gerstle Mack). Ces peintres avaient uvé cela d'instinct, et leur système s'érigeait peu peu, mais non sans tâtonnements ; ils ignoraient 'ils rejoignaient ainsi une découverte optique du vant Chevreul (1839).

Cézanne a beaucoup de raisons de s'attacher à issarro. Personne parmi les peintres ne comprend ieux ses efforts, un peu désordonnés ; et son ractère instable, tour à tour emporté et dépressif, le rebute pas. C'est Pissarro qui le pousse à faire paysage de plein air, aux tons purs, s'efforçant e rendre l'atmosphère. Cézanne ira jusqu'à copier n paysage de Louveciennes, de Pissarro, peint année précédente, mais la technique en est diffé- ente : il n'a pu se retenir d'un empâtement plus pais, et le brillant coloris, qui n'a pas été observé irectement, paraît superficiel. Il subit aussi influence morale de Pissarro. Cet homme de uarante-deux ans est profondément bon, avec un ens patriarcal qui correspond à son aspect : sa rande barbe est presque grise, et un croquis de Cézanne le montre sous un grand feutre, l'air un peu d'un prophète (tandis que sur un croquis de Pissarro Cézanne paraît beaucoup plus négligé, hirsute même).

A Auvers vit une partie du temps le docteur Paul Gachet. Féru de peinture, il soigne gracieuse- ment à l'occasion les Pissarro (Pontoise n'est qu'à ne lieue, et l'on est relié par chemin de fer). Il possède quelques toiles de Pissarro et de Guillau- in, qui fréquente aussi chez lui. Il en résulte que Cézanne se trouve immédiatement en rapports avec Paul Gachet. Ce médecin est un curieux person- nage. Né à Lille en 1828, il sera, dès 1850, par entremise de son concitoyen le peinte Amand Gautier, mêlé à toute la bohème artistique de Paris. Lui-même peintre amateur, il peindra toute sa vie et fera surtout de l'eau-forte sous le pseudonyme de Van Ryssel (Van Ryssel, de Lille). Il s'est trouvé parmi les premiers défenseurs de Manet, et lui restera toujours fidèle. Athée, d'esprit révolu- tionnaire, osé également dans ses théories scien- tifiques, rien dans Cézanne, son cadet de onze ans, ni son aspect ni ses opinions parfois outrées, ne devait le rebuter. Et Cézanne fréquentera volon- tiers chez lui. Le docteur Gachet, lui-même sans fortune, exerce la médecine générale à Paris, où il tient cabinet trois jours par semaine. Le reste du temps il le passe à Auvers, où il peut se livrer à ses travaux artistiques dans cette maison an- cienne, bien située et garnie de vieux meubles de chêne, de plats et de potiches de Delft, de faïence d'Urbino, de cruches de grès, qu'il collectionne, et de quelques tableaux d'amis encore considérés comme des barbouilleurs. Le docteur est marié et père d'une fillette de trois ans, Marguerite, quand Cézanne arrive à Auvers. Et sa femme est enceinte (un fils, Paul, naîtra en 1873).

Cézanne, Hortense et le bébé sont installés très sommairement dans une petite maison proche de la propriété du docteur Gachet. Pour la peinture de plein air Auvers est parfait, mais, la mauvaise saison venue, la lumière est si mauvaise dans leurs trois chambres qu'il va peindre ses natures mortes dans l'atelier aménagé par le docteur. On y est autrement tranquille qu'auprès d'un enfant de quelques mois qui, naturellement, piaille.

La peinture de Cézanne évolue rapidement. Plus une toile est travaillée, plus sa technique paraît exceptionnelle : c'est le cas surtout pour *la Maison du pendu,* le chef-d'œuvre de cette période. Cette toile, de dimensions moyennes (55,5×66,5 cm.) représente, en contre-bas d'un chemin, des toits de chaume et une importante chaumière : la maison du pendu. (Oh ! légende : il s'agit de la maison où un homme a tenté de se suicider en s'enfumant avec de la paille.) Il s'en dégage une impression assez douce, malgré la matière : une pâte épaisse, sèche, sans huile. L'hiver, Cézanne ne manque pas un *Effet de neige,* avec quelques maisons, d'un effet sourd et délicat. Il demeure de cette période d'Auvers, assez courte mais importante, plus de vingt paysages, dont certains signés, et par là sans doute considérés comme bien terminés, et même datés de 1873. Voici un bout de route à mi-pente entre deux groupes de maisons, la maison du père Lacroix, des chemins tournants, des paysages aux horizons limités, et la maison du docteur Gachet, comme un haut pavillon ancien, à la façade claire et simple, d'allure très française, qu'il peindra plusieurs fois. Le docteur Gachet lui achètera quelques toiles, ce qui le tirera parfois d'embarras. Cézanne donne volontiers à Pissarro les œuvres que celui-ci préfère, et il offrira à Renoir une vue des chaumières. S'il rejoint ses camarades peintres par son adhésion à une idée nouvelle, une tentative nouvelle, il tâtonne encore, et eux atteignent déjà à leur style, certains même avec maîtrise et légèreté. Il n'y a pas de technique régulière chez Cézanne : des toiles sont un peu étouffées, d'autres ont les empâtements lourds ou moyens ; l'exécution est souvent très poussée, exceptionnellement il a la touche de Pissarro, rares sont les coups de pinceau donnés au hasard, le coup de pinceau peut être bref et sa direction variée, et la pâte sèche et huileuse.

Grâce au docteur Gachet, dont l'enthousiasme est encourageant, Cézanne pourra peindre sur place des bouquets de fleurs arrangés par Mme Gachet, dans les poteries anciennes que son mari collectionne. Voici le *Bouquet de dahlias,* aux teintes variées, dans une belle potiche de Delft, au décor bleu, posé sur une table dont on ne voit qu'un morceau de la tablette jaune verdâtre sur un fond vert bleu : ensemble harmonieux et solide, d'une douceur d'automne. Cézanne signera cette œuvre de manière très apparente, en rouge. Il se montre si scrupuleux qu'il risque d'abîmer certaines toiles à force d'y revenir : Paul Gachet doit parfois décréter que l'œuvre est achevée, et le peintre obéit alors, mais en ronchonnant. Le docteur, paraissant enchanté de posséder deux petits bouquets différents, peint avec la même petite potiche de Delft bleu, simplement déposée sur une table, Cézanne projette d'en faire toute une série.

Quant aux natures mortes peintes chez les Gachet, la formule, la disposition de la nappe, des accessoires et des fruits ne témoignent d'aucune recherche d'originalité : cela vaut surtout par la couleur. Parfois une étonnante réussite, comme

cette œuvre-ci, que le docteur achètera : sur une table traitée avec du rose, une nappe blanche chiffonnée met en valeur un pichet de grès gris à dessins bleus, un simple verre ancien avec un reste de vin blanc, des tomates disposées pour faire deux taches rouges, des pommes jaunes, une poire, un couteau posé de biais, et, occupant une partie du fond, une tenture genre tapisserie. Cette toile, d'une pâte assez épaisse et qu'on n'attribuerait peut-être pas à Cézanne, dégage une impression de confort.

Malheureusement le médecin ne peut acheter beaucoup de tableaux à Cézanne, car il dispose de peu d'argent et il a de lourdes charges familiales. L'influence de Manet, que l'on veut encore voir dans certaines natures mortes, s'est bien modifiée : au lieu de raffiner sur Manet, Cézanne épaissit par la matière et gauchit parfois par manque de virtuosité.

Un long contact direct avec la nature a donné à Cézanne un nouvel équilibre. Et sa vie lui paraît sans doute moins étroite ici qu'à Paris — d'autant qu'il peut s'absorber davantage dans sa peinture, se sent encouragé par le docteur Gachet, et aussi par Pissarro, qui vient parfois à Auvers, ainsi que Guillaumin. Au fond, le temps n'a jamais si bien passé pour lui. Hortense, elle, doit regretter la ville, mais, si elle ne vit pas mieux que quand elle était ouvrière brocheuse, elle peut espérer que Paul, plus tard, sera riche et l'épousera après la mort de son père déjà âgé.

Cézanne a peint encore quelques toiles d'imagination ces derniers mois. Deux nouvelles versions de *l'Après-midi à Naples* (dans l'une, le café est apporté par une servante blanche ; dans l'autre, par une négresse). Il reprend aussi le thème de *la Tentation de saint Antoine*. Mais tout cela est maintenant d'une facture plus délicate et d'un érotisme moins violent. Ce genre de peinture s'impose à lui par intermittence, comme une nécessité, une réaction de romantisme, de débridé et peut-être quelque chose de plus personnel, où l'imagination a sa part. Il saisit alors le premier prétexte. D'une discussion avec le docteur Gachet au sujet de Manet :

— *L'Olympia,* mais je ferais bien la même chose !

— Faites donc !

Et sur cette provocation il peint rapid*la Nouvelle Olympia* (qu'il qualifiera seul d' « esquisse »). C'est très différent d'*une Mo Olympia,* et, si le personnage et un petit chie en noir, le reste est en couleurs claires, et le ridon, de doré, est devenu rouge. La parod dépassée : c'est une réussite pleine de verve.

Le docteur Gachet a dans son atelier du ma de graveur — lui-même ne gravera pas moins centaine de planches. Il pousse, il force même ses amis peintres de s'y essayer lorsqu'il les a la main, c'est sa marotte. Cézanne n'y coupera Cela nous vaudra un croquis sur zinc de Gu min, assis par terre, les bras croisés, une tê jeune femme — Hortense ? — et un petit pa à gros traits : arbre, barrière, et des maiso fond. (Ce seront les seules eaux-forte Cézanne.)

La vie passe et Cézanne travaille. Cette vie guère argentée, et Cézanne doit peindre s sur carton. Jamais il ne s'est senti aussi bien son travail, différent malgré tout et plus que celui des peintres dont il partage l'espoir. ses parents se demandent pourquoi il ne revie à Aix. Son absence se prolonge tellement devient anormale. Il essaie de donner une cation afin que son père ne soupçonne pas qu en ménage, et il établit d'abord un brou « Vous me demandez dans votre dernière pourquoi je ne retourne pas encore à Aix. J ai dit à ce sujet qu'il m'est plus que vous ne le croire agréable d'être auprès de vous, qu'une fois à Aix je n'y suis plus libre, que je désire retourner à Paris, c'est toujours pou une lutte à soutenir, et quoique votre opposi mon retour ne soit pas absolue, je suis très de la résistance que j'éprouve de votre pa désirerais vivement que ma liberté d'action point entravée et je n'en aurais que plus de hâter mon retour. » Et il en profite pour so une augmentation de sa pension : « Je dem papa de me donner 200 francs par mois. »

D'ailleurs Cézanne ne va pas rester à Auv il aura passé plus d'un an. Il commence à en assez. S'il n'y fera plus de séjours, du m reviendra-t-il parfois les années suivantes des visites au docteur Gachet (dont les p anciennes seront parmi les rares objets d'a figureront jamais dans ses tableaux).

LA FAMEUSE EXPOSITION

Les rapports de Zola avec Cézanne se sont relâchés depuis son mariage. Il y eut d'abord la séparation due à la guerre, et puis le long séjour à Auvers. Au fond, Gabrielle et Zola désapprouvent le ménage irrégulier de Paul, devenu sans doute définitif depuis la naissance de l'enfant. Paul s'est mis en ménage après tous ses camarades, et cette petite ouvrière ne paraît pas bien intéressante : on n'en fera jamais une dame — et de cela Cézanne ne se soucie guère. Gabrielle Zo rebute assez l'ami de son mari, montre qu' désire pas fréquenter Hortense Fiquet, d' beaucoup plus jeune qu'elle. Et puis la p de Cézanne déçoit Zola. La peinture des listes » compte peu en regard de la lutte qu mener pour essayer de s'imposer lui *La Conquête de Plassans* va sortir. C'est un assez anticlérical qui se passe à Aix. L Cézanne lui a donné des traits pour le peu flatté de François Nouret : goguenard

dicain avant la lettre, bourgeois, froid, méticuleux, qui refuse le luxe à sa femme...

Pas de Salon en 1871, évidemment. A ceux de 1872 et 1873 le jury se montre plus sévère que jamais envers la nouvelle école qui s'affirme — et dont tous les peintres dépassent la trentaine (Pissarro, la quarantaine). Plus question de Courbet, exclu du Salon après la guerre, et maintenant condamné aux frais de reconstruction de la colonne Vendôme ! C'est un homme vieilli, affaissé, à peu près perdu pour la peinture, qui va se réfugier en Suisse... Cézanne est refusé, comme d'habitude.

La réaction académique appelle une autre réaction. Sur l'initiative de Degas et de Rouart, qui avancent à peu près tout l'argent et moyennant une légère cotisation des exposants (la plupart des jeunes peintres sont dans une triste situation), il se constitue une *Société anonyme des artistes peintres, sculpteurs et graveurs,* groupant une trentaine d'artistes de talents et de tendances très divers, à seule fin d'organiser une exposition. Mais Manet refuse d'exposer avec ce groupe, où il a tant d'admirateurs, de défenseurs de la première heure, et dont beaucoup doivent quelque chose à sa nouveauté d'alors — qu'ils dépassent maintenant, car le fameux *Déjeuner sur l'herbe* date de plus de dix ans. Manet tient au Salon malgré tout, de là vient finalement le succès qu'il désire toujours, sans faire, bien entendu, aucune concession.

Berthe Morisot, bien qu'elle n'ait guère eu à se plaindre des jurys du Salon, exposera quand même avec le nouveau groupe. Et Degas, jusqu'en 1870, fut admis sans difficulté au Salon, mais ses toiles, dont la nouveauté s'atténuait alors d'un souci de perfection presque académique, si elles ne heurtaient pas, passaient inaperçues... Degas a imposé un dosage pour ne pas trop offusquer le public ; ainsi figureront des peintres sages comme Nittis, Cals, Levert, Lépine, le graveur Bracquemond et un sculpteur : Ottin. Cela fera mieux passer Boudin, Gustave Colin et surtout Monet, Sisley, Renoir, Guillaumin, Pissarro et Cézanne — pour ce dernier, on a hésité à l'admettre, mais Pissarro a insisté.

L'exposition s'ouvre le 15 avril 1874, et durera un mois, dans les salons du photographe Nadar, boulevard des Capucines, c'est-à-dire un endroit fort bien situé. Ce fut un grand succès, mais un succès de scandale et de rire qui attira de nombreux visiteurs, malgré le prix d'entrée de 1 franc, assez élevé pour l'époque. Zola, qui aurait pu y aller d'un article sensationnel, se tut : sans doute pour lui la victoire ne devait être gagnée que par Manet, et comme Manet n'exposait pas... Il y eut dans la presse des articles indignés, d'autres plus attentifs, comme celui de Marc de Montifaud, où, après un examen consciencieux des œuvres de Monet, Renoir, Guillaumin, Pissarro et Sisley, il éclate devant *la Nouvelle Olympia* (que Cézanne expose sous le titre : *une Moderne Olympia,* avec cette mention : « Esquisse appartenant au docteur Gachet ») : « M. Cézanne n'apparaît plus que comme une espèce de fou peignant du *delirium tremens* ». Cézanne a exposé trois toiles faites à Auvers : *la Maison du pendu,* sans conteste le meilleur tableau de cette période, un paysage et, poussé par le docteur Gachet, sa petite *Olympia.*

Dans *le Charivari,* journal humoristique, Louis Leroy publie un long article, très remarqué parce qu'il exprime non sans esprit ni drôlerie l'opinion des visiteurs en général. Leroy s'imagine visitant l'exposition en compagnie d'un « M. Joseph Vincent, paysagiste, élève de Bertin, médaillé et décoré sous plusieurs gouvernements » et qu'il s'efforce de scandaliser en feignant de l'admiration devant certaines toiles. M. Vincent suffoque, s'indigne, puis devient fou et exécute une danse du scalp. Voici *la Danseuse,* de Guillaumin ; *le Champ labouré,* de Pissarro (« ... des grattures de palette posées uniformément sur une toile sale ») ; un *Verger,* de Sisley ; *le Boulevard des Capucines,* de Monet. (« Seulement, veuillez me dire ce que représentent ces innombrables lichettes noires dans le bas du tableau ? — Mais, répondis-je, ce sont des promeneurs ») ; *les Choux,* de Pissarro (« — Ah ! les malheureux, sont-ils assez caricaturés !... Je jure de n'en plus manger de ma vie ! »)

» Tout à coup il poussa un grand cri en apercevant *la Maison du pendu,* de M. Paul Cézanne. Les empâtements prodigieux de ce petit bijou achevèrent l'œuvre commencée par *le Boulevard des Capucines ;* le père Vincent délirait.

» D'abord sa folie fut assez douce. Se mettant au point de vue des Impressionnistes, il abondait dans leur sens.

» — Boudin a du talent, me dit-il devant une plage de cet artiste : mais pourquoi pignoche-t-il ainsi ses marines ?

» — Ah ! vous trouvez sa peinture trop faite ?

» — Sans contredit. Parlez-moi de M^lle^ Morisot ! Cette jeune personne ne s'amuse pas à reproduire une foule de détails oiseux. Lorsqu'elle a une main à peindre *(la Lecture),* elle donne autant de coups de brosse en long qu'il y a de doigts, et l'affaire est faite. Les niais qui cherchent la petite bête dans une main n'entendent rien à l'art impressif, et le grand Manet les chasserait de sa république...

» Je jetai un coup d'œil sur l'élève de Bertin : son visage tournait au rouge sombre. Une catastrophe me parut imminente, et il était réservé à M. Monet de lui donner le dernier coup.

» — Ah ! le voilà, le voilà ! s'écria-t-il devant le numéro 98. Je le reconnais le favori de papa Vincent ! Que représente cette toile ? Voyez au livret.

» — *Impression, soleil levant.*

» — *Impression,* j'en étais sûr. Je me disais aussi, puisque je suis impressionné, il doit y avoir de l'impression là-dedans... et quelle liberté, quelle aisance dans la facture ! Le papier peint à l'état embryonnaire est encore plus fait que cette marine-là ! »

On sait que cette chronique humoristique lança le mot : « Impressionniste », mot sous lequel dorénavant Monet et ses camarades seront connus. Mais le mot était dans l'air depuis quelque temps déjà.

Leroy poursuit sa visite en compagnie de l'imaginaire M. Vincent, qui en est maintenant à reprocher à Claude Monet d'avoir mis trop de détails dans son *Déjeuner sur l'herbe :*

« Non, non ! s'écria-t-il, Monet faiblit là. Il sacrifie aux faux dieux de Meissonier. Trop fait, trop fait, trop fait !... Parlez-moi de la *Moderne Olympia,* à la bonne heure !

» Hélas ! allez la voir, celle-là ! Une femme pliée en deux à qui une négresse enlève le dernier

voile pour l'offrir dans toute sa laideur aux regards charmés d'un fantoche brun. Vous vous souvenez de *l'Olympia*, de M. Manet ? Eh bien, c'était un chef-d'œuvre de dessin, de correction, de fini, comparée à celle de M. Cézanne. »

Cézanne est donc maintenant connu du public, mais c'est plutôt comme un fou. Et *une Moderne Olympia* ne causa pas un scandale de la même envergure que *le Déjeuner sur l'herbe*, de Manet, en son temps. Pourtant, à cette exposition où les ventes furent rares, le comte Doria, de l'illustre famille italienne, qui fait de la finance à Paris et collectionne des peintures modernes, achète *la Maison du pendu*. On a comme ça des surprises, mais très rarement.

Cézanne est enfin revenu chez ses parents après une absence de trois années. Marie a trente-trois ans, et Rose est une jolie jeune fille de vingt ans. Moins que jamais il n'oserait avouer à son père, que l'âge rend de plus en plus tyrannique, qu'il vit avec une femme et est père d'un enfant de deux ans. N'était le mystère qu'il doit en faire, et le manque d'argent, la liaison ne pèserait pas : elle n'entrave en rien sa peinture, et il sent moins la solitude qu'auparavant. Il a laissé Hortense à Paris, et comme il ne peut être question qu'elle lui écrive par la poste — le père Cézanne ouvre les lettres — il est resté quelques semaines sans nouvelles du petit Paul, et n'en a eu que lorsque Valabrègue, venant de Paris, lui a remis une lettre de son amie.

Cézanne s'est mis à peindre tout de suite après son arrivée. Fin juin, il écrit une affectueuse lettre d'excuses à Pissarro. « Maintenant que je viens de revoir ce pays-ci, je crois qu'il vous satisferait totalement, car il rappelle étonnamment votre étude en plein été de *la Barrière du chemin de fer*. » Il a su par les journaux le grand succès de Guillemet (Guillemet, qui se spécialise dans les paysages et les marines, a renoncé à la lutte : il verse dans la peinture traditionnelle du Salon, et en sera récompensé par le succès, les médailles, les décorations, mais il demeurera bon camarade, en particulier pour Cézanne.) Quand le temps sera proche, il lui parlera de son retour et de ce qu'il aura obtenu de son père, laissant deviner un différend : « Mais il me laissera retourner à Paris, c'est déjà beaucoup. » Cézanne en est, à trente-cinq ans, à dépendre entièrement de son père. Celui-ci n'admet que les gens qui gagnent de l'argent. N'est-ce pas grâce à son travail qu'il vit en rentier au Jas de Bouffan ? Mais à quoi bon avoir économisé toute sa vie pour un fils propre à rien ? Parlez-moi de sa peinture ! On en rit même dans les journaux de Paris.

Après sa longue absence Cézanne se sent comme un étranger à Aix. Sa vie est maintenant ailleurs. Ni la belle saison ni la beauté dessinée du paysage, qu'il aura pourtant peint avec ardeur, n'agiront profondément sur lui. Etranger plus que jamais à l'esprit de sa propre famille, qui vit repliée sur elle-même. Son père, il continue à le redouter. Sa mère l'adore, admire de confiance tout ce qu'il fait, et cette admiration est trop aveugle pour qu'on puisse y trouver un véritable encouragement. Mme Cézanne voudrait bien connaître son petit-fils, mais, chut ! Rose a poussé, elle est devenue une jeune fille loin de son frère, et, au fond, elle ne l'intéresse pas ; elle paraît peu intelligente. Marie montre un caractère de plus en plus marqué, avec des principes. Toujours pieuse et précise. Et autrement pra- que son frère, pour qui elle a une affection démonstrative, assez virile. Totalement ferm- sa peinture, elle a l'esprit d'en parler le m- possible. Paul éprouve bientôt le désir de retou- à Paris. Il y parvient enfin, au bout de plu- trois mois de séjour.

Le 26 septembre Cézanne écrit à sa mère, vouvoie respectueusement. En ce moment, à P- un sale temps, et très froid. Mais lui ne souffr- rien et fait « bon feu ». Il restera dans logement de la rue de Vaugirard jusqu'au mo- janvier. Et Cézanne ne résiste pas à écrire « Je commence à me trouver plus fort que ceux qui m'entourent, et vous savez que la b- opinion que j'ai sur mon compte n'est venue bon escient. J'ai à travailler toujours, non pas arriver au fini, qui fait l'admiration des imbé- Et cette chose que vulgairement on apprécie n'est que le fait d'un métier d'ouvrier et rend t- œuvre qui en résulte inartistique et communc- ne dois chercher à compléter que pour le plais- faire plus vrai et plus savant. Et croyez bien y a toujours une heure où l'on s'impose, et l'- des admirateurs bien plus fervents, plus convai- que ceux qui ne sont flattés que par une apparence. Le moment est très mauvais pou- vente, tous les bourgeois rechignent à lâcher sous, mais ça finira. » Cette dernière phrase pas mise là pour excuser sa propre mévente crise existe réellement depuis l'année dernièr- elle durera des années.

Cézanne peint maintenant avec une plus gr- certitude de sa personnalité. Mais il connaît des moments de découragement. Vivant touj- en marge, il n'a pas participé à une vente Monet, Renoir, Sisley, Pissarro, poussés pa- besoin, et Berthe Morisot (Mme Eugène Manet- elle a épousé le frère du peintre, l'année dernie- ont faite de leurs œuvres, en mars 1875, à l'H- Drouot. Ce fut pour le public une séance de lade, et pour les vendeurs, un désastre : soix- dix toiles totalisèrent un peu plus de 1- francs, et encore une partie dut-elle être re- faute d'amateurs. Il s'est trouvé un homme homme à l'air doux, fin et très bon, avec sa b- et ses cheveux gris soyeux, pour montrer de- thousiasme devant les toiles de Renoir, e- acheter. C'est M. Victor Chocquet, un fonc- naire, rédacteur principal à la direction gén- des douanes, pas riche, mais collection- passionné, et qui a su rassembler pas mal d'œu- de Delacroix, qu'il admire par-dessus tout.

Il y a de l'entr'aide entre peintres qui défen- la même cause. Cézanne se trouve dans situation difficile, obligé de vivre avec Horten- l'enfant sur la maigre pension que fait son en rechignant. Renoir a recommandé Cézan- M. Chocquet. L'entente a été immédiate entr- deux hommes, sous le signe de Delacroix, leur commun. Cézanne s'est montré expansif M. Chocquet, dans les meilleures conditions admirer les œuvres du peintre, lui achète- petite étude de baigneurs. Comme il apprél- la désapprobation de sa femme, il use d'un tagème : Renoir viendra avec l'étude et feind- l'oublier ; ainsi Mme Chocquet pourra d'abor- habituer. Cézanne passe maintenant des h- enthousiastes chez M. Chocquet, dans l'apparte- de la rue de Rivoli (presque sous les toits.

n face du jardin des Tuileries) à regarder nsemble ses Delacroix : de petits tableaux et de nombreux dessins et aquarelles. Une amitié venait le naître, et Cézanne se sentait enfin admiré par n amateur de qualité.

La coopérative des artistes allait organiser une nouvelle exposition, mais chez Durand-Ruel cette fois. Il y eut des remaniements, et le groupe passa le trente à dix-neuf. Ni Guillaumin ni Cézanne n'exposaient. Cézanne était hostile à exposer chez un marchand de tableaux qui ne paraissait guère s'intéresser à lui et ne lui achetait rien, alors qu'il avait un peu aidé Monet, Pissarro et Sisley depuis plusieurs années... Monet, Pissarro, Sisley, Renoir et Berthe Morisot, qui sont les vrais impressionnistes, exposent pas mal d'œuvres, et à Degas, Rouart, Cals, Ottin, etc., il faut ajouter un nouveau nom, celui de Gustave Caillebotte.

Cézanne retourne à Aix. Il y retourne avant l'ouverture de l'exposition Durand-Ruel, et celle du Salon, où il est à nouveau refusé, mais cette fois en compagnie de Manet. A Aix, Cézanne peint. Son moral paraît bon. M. Chocquet lui écrit amicalement, donne des nouvelles, et lui envoie des catalogues et des journaux concernant l'exposition chez Durand-Ruel. Dans *le Figaro,* le critique Wolff n'hésite pas à qualifier les impressionnistes : « d'aliénés », leur dénie toute « éducation artistique » qui « leur défend de jamais franchir le fossé profond qui sépare une tentative d'une œuvre d'art ». Le même Wolff, dans le même numéro, parle de *Son Excellence Eugène Rougon,* qui vient de paraître : après des réserves sur le manque de tact de l'auteur, il écrit cependant : « son ouvrage est d'un intérêt très grand et d'une valeur incontestable ». Zola dut lire cette opinion avec un certain plaisir, car aux critiques violentes avait succédé une sorte de silence, et *la Conquête de Plassans* s'était mal vendu (1.700 exemplaires en six mois). Quant aux propos indignés sur les impressionnistes, ils étaient fort exagérés, mais il y avait tout de même du vrai là-dedans, devait penser maintenant Zola.

Au début de juin 1876 Cézanne est parti peindre à l'Estaque. Il loge dans la petite maison que loue sa mère, place de l'Eglise. Mais le mauvais temps continue : il pleut deux jours sur sept : « C'est ahurissant, dans le Midi. Ça ne s'était jamais vu. » Il a commencé deux petits motifs pour M. Chocquet, à qui il en avait parlé. « C'est comme une carte à jouer. Des toits rouges sur la mer bleue. Si le temps devient propice, peut-être pourrai-je les pousser jusqu'au bout. Mais il y a des motifs qui demanderaient trois ou quatre mois de travail, qu'on pourrait trouver, car la végétation n'y change pas. Ce sont des oliviers et des pins, qui gardent toujours leurs feuilles. Le soleil y est si effrayant qu'il me semble que les objets s'enlèvent en silhouette non pas seulement en blanc et noir, mais en bleu, en rouge, en brun, en violet. » Cézanne vient de découvrir que pour faire de l'impressionnisme à sa manière il lui faut le Midi, car son travail est trop lent, trop laborieux pour saisir le fugitif, comme Monet ou Sisley.

Cézanne a beaucoup peint ces dernières années. Et les sujets restent variés. Dans le Midi, des paysages, mais assez limités : le parc et les environs du Jas de Bouffan, et l'Estaque, où il vient de revenir. Des vues d'Auvers et des environs de Pontoise (tout est bon à peindre pour les nouveaux peintres : il s'agit d'atmosphère, de lumière, et non de recherche de coins pittoresques — et la lumière de l'Ile-de-France est d'une douceur, d'un moelleux incomparable). Des bouquets de fleurs. Les sujets littéraires sont devenus plus rares : *Don Quichotte,* sujet tentant à cause du symbole ; et il lui est arrivé avec *l'Eternel féminin* de faire une œuvre d'une ironie féroce, avec cette atroce femme nue sur un lit, qui reçoit les hommages de toute une foule : le peintre, les musiciens, et l'évêque en mitre et en crosse. Est-ce aussi pour se distraire de la réalité qu'il peint des baigneuses et des baigneurs, d'après des souvenirs et des croquis, et qui par là prennent de l'irréalité et une poésie singulière où l'échec se confond avec la réussite ? Là plus qu'ailleurs il doit s'acharner, et connaît des moments de découragement. Quelques attitudes déjà lui sont favorites : ce baigneur aux bras écartés. Voici des nus et des baigneurs seuls, voici des baigneurs au repos, voici cinq baigneurs, voilà cinq baigneuses (50 × 61 cm.) sur un pré vert, sous un ciel gris bleu, le fleuve et la ligne d'horizon bleu, et le feuillage jaune et vert avec des ombres bleues. Dans les dernières toiles Cézanne use parfois d'une touche oblique d'un effet singulier. Sa technique audacieuse et brutale des débuts, toujours audacieuse, tend vers une sorte de délicatesse, la pâte s'est amincie et le coup de pinceau est de plus en plus réfléchi — avec, bien sûr, des retours à l'emportement, avec des touches assez désordonnées, comme sa nature, son caractère même.

Des portraits, il en fait encore : exercices, prétextes à têtes réelles, ou sujets. Hortense pose plusieurs fois : c'est le modèle tout indiqué, mais Cézanne exige de plus en plus d'immobilité et cherche autre chose que le joli ou la ressemblance. Hortense est un modèle patient, mais non certes émerveillé des résultats. Elle pose comme elle ferait le ménage.

Cézanne a fait et continue à faire des portraits de lui, simples prétextes à peindre une tête d'homme sous divers aspects avec des couleurs diverses, car il ne s'y flatte guère. Il a d'ailleurs vieilli. Son crâne s'est tout à fait dégarni, mais ses cheveux longs lui font encore une perruque étoffée, châtain foncé, avec quelques fils gris. Son nez aquilin paraît plus marqué dans le visage, malgré la forte barbe sombre, où il y a également quelques poils gris. Vaguement assyrien, ce visage aux yeux noirs, vifs et expressifs, sombres avec des éclats rieurs, il l'exprime avec des chairs rougeâtres, la barbe verte et bleue (comme la veste) et les moustaches brunes, sur un fond bleu ciel. Coiffé tour à tour d'un chapeau de paille, d'une casquette à visière luisante — qui appartient à Guillaumin — avec beaucoup de barbe et beaucoup de cheveux (des toiles remontent aux années 1873-1875) ; d'un chapeau melon, d'un bonnet blanc (on y remarque un commencement de touche régulière), œuvre récente, où il a un air calme, rassis, et paraît la cinquantaine, alors qu'il n'a pas quarante ans. Certains portraits sont encore d'une pâte épaisse, d'une touche impressionniste, et des réussites spontanées n'excluent pas une finesse psychologique. Sur d'autres il paraît laid et même assez sinistre. Prétextes à peindre, car, allez chercher le vrai portrait de Cézanne là-dedans ?

MOQUÉ, BLESSÉ ET TIRAILLÉ

Cézanne aime le peuple et les gens simples, peut-être par facilité. Zola ne s'y intéressera que parce qu'il veut écrire un roman se passant dans le peuple, dont il expliquera les mœurs par le milieu. Son propre travail et la peinture de Cézanne les ont un peu séparés, ainsi que l'union de ce dernier avec une femme que Mme Zola ne veut pas voir, mais ils restent amis, d'une amitié maintenant dépourvue de passion chez Zola, et qui ne le fait plus souffrir. *L'Assommoir* commence à paraître en avril 1876 dans *le Bien public*, organe de gauche républicaine. Zola y tient déjà la chronique théâtrale, et on lui paie pour son roman en feuilleton la grosse somme de 8.000 francs. Zola espère un succès de librairie, et rêve d'une dixième édition. En février 1877, *l'Assommoir* sort chez Charpentier. C'est tout de suite un succès éclatant, et il s'en vendra quarante éditions en quelques mois. Mais quels éreintements dans la presse : une fable grossière, pas d'art, une rare crudité, ennui noir, égout collecteur des mœurs et de la langue... En revanche, le critique Wolff parle d'un talent énorme : « M. Emile Zola nous ouvre un horizon nouveau sur les faubourgs... Quel admirable livre ! »

Au mois d'avril 1877 s'est ouverte la troisième exposition des Impressionnistes, mais Zola ne pouvait plus y reconnaître son idéal. Dix-huit exposants cette fois, dont Cézanne. Certes, il y avait encore là des peintres divers : Cals, Rouart, Tillot, et Caillebotte, jeune et fortuné, qui léchait assez ses toiles, tout en manifestant une grande admiration réelle pour les meilleurs d'entre eux, et achetant, ce qui leur venait souvent bien à point... Exposaient aussi Monet et Sisley, Guillaumin, Berthe Morisot, Pissarro, Renoir et Degas. Le comité d'organisation et de placement se composait de Pissarro, Monet, Renoir et Caillebotte. Quant au local, prêté par un ami de Caillebotte, c'est le premier étage d'une grande et belle maison provisoirement vide rue Le Peletier. Dans le grand salon du milieu on avait placé *le Bal du moulin de la galette*, de Renoir — éblouissant avec ses taches de lumière et ses ombres colorées, qui parurent monstrueuses — un grand paysage de Pissarro et des toiles de Berthe Morisot. Par gentillesse, et en revanche de ses insuccès, on avait réservé la meilleure place et tout un grand panneau à Cézanne, tandis que les œuvres des autres peintres se disperseraient dans les deux salles suivantes. Cézanne exposait seize toiles : cinq natures mortes, quatre paysages, deux portraits, une étude de baigneurs, une étude d'après un tigre, et trois aquarelles : deux paysages et des fleurs.

Une exposition bien organisée. Il y eut une vraie propagande, et l'on avait créé tout exprès un petit hebdomadaire, *l'Impressionniste*, qui devait sortir pendant le mois que durerait l'exposition. Quelques amateurs, se laissant influencer, acquirent des toiles de Pissarro, de Monet et de Renoir pour des prix plus que modérés. Mais la presse, dans sa presque totalité, fut ironique et détestable. Leroy renouvelle ses plaisanteries dans *le Chars* mais son article est beaucoup moins drôle fois : il conseille au visiteur qui irait à l'expos avec une femme dans une position intéressan passer rapidement devant le portrait de M. C quet par Cézanne : « Cette tête, couleur de re de bottes, d'un aspect si étrange, pourrait l'im sionner trop vivement et donner la fièvre j à son fruit avant son entrée dans le monde. »

Dans *l'Impressionniste* écrit Georges Riv un très jeune homme qui se passionne pou nouvelle peinture. Rivière est indigné des casmes, de l'incompréhension du public et c critique, surtout envers Cézanne, aussi le met- tête de son article, avec des éloges exces « ... les ignorants qui rient devant *les Baign* par exemple, me font l'effet de barbares critiq le Parthénon... M. Cézanne est un peintre grand peintre... la peinture de M. Cézanne charme inexprimable de l'antiquité bibliqu grecque. » Cela n'empêche que le directeur *l'Artiste* lui demandera une étude sur la pei nouvelle en le priant de « ne parler ni de Pis ni de Cézanne, pour ne pas effaroucher les lec de la revue ». Et même parmi les peintre exposent avec lui Cézanne est discuté : si Goe trouve des « tons épatants », si Lamy reco que c'est fort, il avoue ne pas comprend aimer. Cordey, lui, admire sans réserve, et un article pour *l'Impressionniste* il écrit : peintre des *Baigneurs* appartient à la race géants. Comme il se dérobe à toute compara on trouve commode de le nier. » Malgré dithyrambes et l'enthousiaste publicité parle M. Chocquet, Cézanne ne vend pas un seul tab En revanche, l'admiration de M. Chocquet tine et grandit. Pourtant on a tourné en ri son portrait, évoquant la tête en chocolat assassin récemment guillotiné.

L'orgueil de Cézanne est blessé par les miques et les moqueries publiques que provo ses toiles exposées. Comme il n'est pas com il se renferme, mais demeure plus obstiné jamais à peindre. Sa situation matérielle, gên durera pas toujours. Son père a soixante-dix ans : après lui il aura largement de quoi sa vie à sa guise. Voilà plus de sept ans vit avec Hortense. Il n'a pas connu avec e avec personne le grand amour dont il rêvait L'amourette des débuts est loin. Son petit qu'il aime, vient d'avoir cinq ans. Au Cézanne a la conception provençale de la fe elle ne compte guère. Aux moments de excessive Hortense exécute de grossiers tra de couture pour gagner un peu d'argent. El supporte aussi certains accès de violenc Cézanne, à qui il arrive de flanquer le lit « rouge » contre le mur. Pour lui, seule la ture importe vraiment, et elle remplit presqu ses moments. Hortense continue à servir de m Il l'a peinte plusieurs fois, assise dans un fauteuil rouge carmin, vêtue d'une robe à ra de différents bleus, ou en caraco bleu, ou en bleu clair, ou en casaquin bleu avec une jupe

s vert, reproduisant comme fond le papier peint
ne olive à fleurs stylisées bleues de leur petit
ement de la rue de l'Ouest ; Hortense y paraît
s âge bien déterminé, coiffée, la raie au milieu,
deux bandeaux qui laissent les oreilles décou-
tes ; les cheveux sont exprimés en olivâtre ou
vert olive sombre, alors qu'ils sont autres en
alité. Ne s'agit-il pas surtout de chercher des
ets de couleur... Dans le logement, dans une
nière qui n'est pas une lumière d'atelier, le
ême papier avec ses taches bleues régulières, ce
otif de quatre feuilles en croix nouant un qua-
illage de losanges, fait le fond d'une série de
tures mortes, composées avec ce qu'il a sous la
ain, des choses très humbles : un compotier et
ne assiette de biscuits, un plat de pommes, une
oterie, des tasses et des fruits.

Au printemps et en été 1877 Cézanne peint aux
nvirons de Paris. A Pontoise il revoit Pissarro,
ans une situation difficile, avec une famille qui
randit. Les encouragements de Pissarro lui sont
ujours précieux, et il considère cet aîné, qui l'a
oussé à la peinture de plein air, un peu comme son
naître. Il a peint un paysage à ses côtés. Mais cela
e l'empêche pas de demeurer fidèle au dieu
Delacroix, et dans une petite composition intitulée
Apothéose de Delacroix il a fait figurer, outre
ui-même, Pissaro, Monet et, bien entendu,
M. Chocquet.

Zola est pour plusieurs mois dans le Midi, ce
Midi qui sert de décor à une partie de ses romans
t où il n'était plus revenu depuis des années.
nstallé avec sa vieille mère et sa femme, non pas
à Aix, mais à l'Estaque, il écrit *une Page d'amour*,
n roman qu'il veut agréable et bonhomme,
nsoleillé, après l'atmosphère pénible des faubourgs
de Paris. Cézanne reste en correspondance avec
ui. Comme sa mère loue à l'Estaque une petite
maison qu'elle occupe par intermittence, surtout au
moment des fortes chaleurs, il charge son ami de
servir d'intermédiaire pour ce qu'il n'ose lui écrire
directement, crainte qu'on ne réexpédie ses lettres
au Jas de Bouffan, où son père les ouvrirait.
M^me^ Cézanne aide d'ailleurs son fils en cachette
rant qu'elle peut. Cézanne désire passer l'hiver à
Marseille, et il arriverait en décembre avec
Hortense et l'enfant. Cela lui ferait plaisir que sa
mère cherchât un logement de deux pièces, pas cher,
dans « un quartier cependant où on n'assassine
pas », blague-t-il. Elle pourrait y faire transporter
ce qu'il faut pour coucher et deux chaises, afin de
lui éviter des dépenses trop lourdes. A Paris, dès
août, la température s'est rafraîchie par des ondées.
Cézanne vit toujours assez en marge du « camp
impressionniste », où les affaires ne sont guère
brillantes. « Nous vivons dans des temps bien
troublés, et je ne sais quand la pauvre peinture
reprendra un peu de son lustre. » Sauf deux ou
trois peintres, il n'a vu personne. Cézanne demande
si les bains de mer sont salutaires à « M^me^ Zola »
(c'est ainsi qu'il nomme respectueusement
Gabrielle), et Zola lui-même fend-il « les flots
amers » ?

Ce projet d'aller s'installer à Marseille paraît
trop compliqué à Cézanne : presque aussitôt il
change d'avis. Il préfère encore un séjour seul au
Jas de Bouffan, dans sa famille, en décembre ou
plutôt au début de janvier. Une courte lettre en
avise Zola. A part cela, rien de neuf, sinon que la
veille il a rencontré « le cher Emperaire » chez son
petit marchand de couleurs, le père Tanguy.

Cézanne aura l'occasion de revoir Zola à Paris,
bien avant son départ pour Aix, qu'il retarde
jusqu'en mars 1878. Sa situation financière est de
plus en plus mauvaise. Il doit au brave père
Tanguy une somme considérable pour fourniture
de peinture, augmentée sans doute de quelques
emprunts. 2.174 fr. 80 cent. Et avant de partir il
lui reconnaît sa dette sur papier timbré. Là-bas son
séjour menace de tourner mal, et il a dû se réfu-
gier dans la maisonnette de l'Estaque, à la suite
d'une scène avec son père. Louis-Auguste Cézanne,
à qui ses quatre-vingts ans n'enlèvent rien de son
caractère autoritaire, soupçonnait la liaison de son
fils ; aussi a-t-il décacheté et lu une lettre
arrivée de Paris et visiblement adressée à
« M. Paul Cézanne, artiste peintre. » Elle est
du fidèle M. Chocquet, et il y est question de
« Madame Cézanne et du petit Paul » (les
Chocquet reçoivent Hortense, ce qu'ils ne font
pas pour l'amie de Renoir, qui, lui, vit aussi en
faux ménage). On imagine la scène. Tout n'est
pas encore rompu définitivement entre le père et
le fils, car Paul a nié contre toute évidence. Mais,
menacé de perdre sa pension, il écrit à Zola : « Je
me vois bien près d'être obligé à me procurer des
ressources par moi-même, si toutefois je puis en
être capable. » Cézanne ne voit pas trop ce qu'il
pourrait faire en dehors de sa peinture, sur laquelle
il ne saurait compter pour vivre... Il rentre quand
même le soir à Aix et demande à Zola de lui
écrire poste restante. La réponse vient par retour
du courrier : elle conseille une certaine prudence,
et de ne pas renoncer trop vivement à l'allocation
paternelle — ce qui est bien l'avis de Cézanne. Le
grand débat d'argent n'a pas encore eu lieu. Son
père avait promis 200 francs par mois quand il
était encore à Paris, et il redoute de les voir
réduits à 100 francs. (M. Cézanne n'entend pas
entretenir en outre une femme qu'il doit s'imaginer
redoutable, n'en voulant qu'à son argent.) Zola,
toujours généreux, a tout de suite proposé de
l'aider pécuniairement, et Cézanne pense accepter,
car le petit est malade depuis quinze jours. En
attendant il s'arrange pour que son père « n'arrive
pas à avoir des preuves certaines ».

Bien entendu Zola lui a envoyé *une Page
d'amour*. Cézanne l'en remercie ainsi que de la
dédicace (les dédicaces de Zola sont toujours
simples : « A Paul Cézanne, mon vieil ami. »)
Il s'efforce d'analyser brièvement ses impressions
de lecture, et une chose l'a frappé : les descriptions
des paysages sont imprégnées par la passion qui
agite les personnages : « Ils semblent s'animer
pour ainsi dire et participer aux souffrances des
êtres vivants. » Pourtant il n'a pas encore pu
terminer sa lecture. De nouveaux soucis en ce
moment : sa mère est excessivement malade, cou-
chée depuis dix jours, son état est des plus graves,
croit-il.

Au début d'avril il demande à Zola d'envoyer
60 francs à Hortense Fiquet, en libellant ainsi :
« Mme Cézanne, rue de Rome, 183, Marseille. »
Non sans menaces de suppression, il a pu obtenir
seulement 100 francs par mois de son père, qui
tient de différentes personnes qu'il a un enfant et
tâche de surprendre la vérité par tous les moyens.
Aussi ne peut-il aller voir Hortense, installée à
Marseille avec le petit, toujours malade — mais

son état s'améliore — qu'en usant de ruses, et entre deux trains, et il lui est même arrivé une fois de devoir rentrer à pied, plus de cinq heures de marche !

Mme L.-A. Cézanne est hors de danger. Elle se lève un peu et dort mieux la nuit ; le beau temps et les soins feront le reste. Cézanne continue à recevoir des nouvelles de Zola par poste restante. Son tableau, une petite toile, a été refusé au Salon, c'est Zola qui le lui apprend. Il répond modestement : « Je comprends très bien que ce ne pouvait être reçu, à cause de mon point de départ, qui est trop éloigné du but à atteindre, c'est-à-dire la représentation de la nature. » Cézanne commence à savoir où il va, mais il n'en dit pas davantage, évitant de discuter de sa peinture avec l'ami qui ne la suit plus.

Au bout de trois mois Cézanne, toujours obligé de faire envoyer de l'argent à son amie par Zola, tourne sa demande en essayant de dissimuler la gêne que son orgueil éprouve : « Ma bonne famille, excellente d'ailleurs pour un malheureux peintre qui n'a jamais rien su faire, est peut-être un peu avare, c'est un léger travers, bien excusable sans doute en province. Ici vient la conséquence inévitable d'un pareil préambule, je te prie de vouloir bien adresser 60 francs à Hortense, qui d'ailleurs ne s'en porte pas plus mal. » Hortense déménage au vieux chemin de Rome. En juillet Cézanne annonce à Zola qu'il compte se rendre dans une dizaine de jours à l'Estaque, car la chaleur devient écrasante. Mais le propriétaire va réoccuper la petite maison, et sa mère en loue une autre à côté.

Fin juillet nouvelle bagarre. Cézanne a confié les clefs de l'appartement de Paris au cordonnier Guillaume (les Guillaume étaient liés avec les Fiquet : Mme Guillaume avait travaillé avec Hortense dans le même atelier de reliure, et le petit Paul et le petit Louis Guillaume polissonnaient ensemble dans la rue). Celui-ci, ayant reçu des provinciaux, les a mis dans le logement inoccupé. Le propriétaire envoie à Cézanne, avec la quittance du dernier terme, une lettre assez gourmée, signalant la présence de personnes étrangères. « Mon père lit la susdite lettre et en conclut que je recèle des femmes. Ça commence à prendre les allures d'un vaudeville à la Clairville. Autrement tout allait bien, je cherchais à m'installer à Marseille pour y passer l'hiver, y travailler et remonter à Paris au printemps prochain, en mars, par exemple. A cette époque l'atmosphère se trouble et je pensais pouvoir moins bien utiliser mon temps en plein air. D'un autre côté, je me trouvais à Paris à l'époque de l'exposition de peinture. » Dans la même lettre (29 juillet 1878), il félicite Zola de l'acquisition — pour 9.000 francs — d'une petite maison de campagne à Médan, au bord de la Seine. Cézanne se trouve en ce moment à l'Estaque avec sa mère.

A la fin du mois suivant Cézanne devra encore avoir recours à l'argent de Zola pour Hortense, qui restera au vieux chemin de Rome jusqu'au 10 septembre. Il n'a pas encore pu louer d'appartement à Marseille, où s'installer avec elle et l'enfant, parce qu'il le veut bon marché. Pourtant il y compte passer l'hiver — si son père lui donne de l'argent ? Il pourrait ainsi poursuivre quelques études commencées à l'Estaque, d'où il ne s'éloignera que le plus tard possible...

Chaque fois que l'histoire de la mystér liaison de son fils paraît s'estomper, un nc incident surgit. En septembre le père Fiquet, pris sa retraite dans un patelin du Jura, écrit fille, qu'il croit à Paris, rue de l'Ouest, sou dénomination habituelle de « Mme Cézanne » propriétaire renvoie la lettre au Jas de Bouffa M. Cézanne s'empresse de l'ouvrir et de la Heureusement le nom d'Hortense ne s'y tr pas. Aussi Paul affirme-t-il violemment que adressé à une femme quelconque.

Cézanne a rencontré Huot, son ancien cama qui réussit comme architecte à Marseille. Huc fait un grand éloge des *Rougon-Macquart*. Céz reproduit leur dialogue pour Zola : « Il demandé si je te voyais ; j'ai dit : quelquefois tú m'écrivais, j'ai dit: dernièrement. Stupéfac et j'ai haussé dans son estime. Il m'a donn carte, avec invitation à l'aller voir. Ainsi tu que ça sert à quelque chose d'avoir des amis Le post-scriptum de la même lettre est étonn « *Nota bene* : Papa m'a rendu 300 francs ce ci. Inouï. Je crois qu'il fait de l'œil à une bonne charmante que nous avons à Aix ; m maman nous sommes à l'Estaque. » Cézanne co peindre là tout l'hiver. Mais sa mère doit re à Aix pour les vendanges, les confitures déménagement (les Cézanne vont changer maison en ville). Maintenant il fait sa popote seul à midi, se contentant de mets simples et ra comme une soupe de vermicelle à l'huile, et le il rentre à Marseille, où il retrouve Hortens le petit Paul, et loge là.

A part quelques nouvelles par Pissarro Chocquet, Cézanne perd le contact avec les c rades peintres de Paris ; ça lui manque pa mais il se trouve bien pour travailler dans le A Paris, la situation des peintres de la nou école ne s'améliore pas. Guillaumin continu gagner petitement sa vie en dehors de la pein Quant à Renoir, plus sociable, il exploite une qui lui convenait et lui permettra des c d'œuvre : il peint des portraits. Ces œuvre sont pas payées bien cher, mais permetten vivre. Seule Berthe Morisot continue de m grâce à leur fortune, une vie large et confor avec son mari Eugène Manet, dans un bel app ment de la rue de Villejust, tout près de l'av du Bois... Zola travaille en ce moment à *Nana* vie inspirée par celle des grandes courtisane l'époque. Comme il n'a jamais fréquenté les mi de la haute noce, il se fait conduire chez Val de la Bigne par Guillemet, devenu un des pei à succès, et il peut voir dans le somptueux hôt boulevard Malesherbes le fameux lit, le insensé... Cette misère et ce luxe de Paris, co c'est loin de l'isolement de Cézanne, mais un ment pas trop malheureux grâce à l'atmosphèr Midi propice au travail. Au début de nover Hortense a dû rentrer d'urgence à Paris Cézanne est obligé d'écrire à Zola pour dema de lui faire parvenir 100 francs chez le cordo Guillaume (car il n'a jamais rien fait pour im la vue d'Hortense aux Zola). Il a prit le petit à l'Estaque, et, ce qui l'inquiète, c'est que son pourrait venir les surprendre. Il fait un t affreux. Comme il ne peut peindre, il relit attentivement *l'Histoire de la peinture en I* de Stendhal. (En général, il lit peu, consciencieusement, et il remercie toujours Zo

es circonstanciés, faisant des remarques où la veillance — guère de l'enthousiasme à vrai dire 'exclut jamais de l'intelligence ; parfois une ine maladresse d'expression, sans doute de la dité devant un auteur connu.)

ortense est revenue, après plus de six semaines sence, rue Ferrière, où elle avait déménagé eptembre. Comme il ne saurait peindre à Mar-e, Cézanne demeure à l'Estaque, qu'il ne pte quitter qu'au moment de son départ pour s, d'ici quelques mois, sans doute au commen-ent de mars. Il peut facilement rentrer en ville le soir, et pendant la journée il garde une indépendance nécessaire à son travail. Mais tout de même, la tranquillité qu'il croyait trouver dans le Midi reste menacée par son père. Le vieux père s'obstine à connaître la vérité, et, rencontrant Ville-vielle, sagement fixé à Aix, il voudra lui tirer les vers du nez :

— Vous savez que je suis grand-père !

— Mais comment, Paul n'est pas marié ! essaie de dire le peintre, au courant pourtant, comme tous les anciens camarades de la ville, d'une liaison vulgaire, qui fait encore plus mal juger Cézanne.

« POMMES ET BISCUITS »

CHAQUE fois que Mme Cézanne se rend à la petite maison de l'Estaque, où son fils peint depuis six mois, elle ne manque pas d'aller voir en passant par Marseille son petit-fils, âgé maintenant de sept ans. Cézanne retourne rarement, et pour deux ou trois jours seulement, à Aix, où la vie familiale tinue sans joie. La réussite de M. Louis-guste Cézanne n'est pas allée au delà de gent, cet argent auquel il tient plus que jamais, e le rendant d'une avarice assez sordide. Sa me vieillit aussi : elle a soixante-cinq ans. Une lle fille de trente-huit ans, une seconde fille, jolie, is peu intelligente, qui a coiffé Sainte-Cathe-e. Et Paul, qui a quarante ans ; le plus irritant c sa peinture et cette histoire de femme dont n'arrive pas à savoir le fin mot, ayant l'impres-n que toute sa famille complote contre lui à ce jet.

A peine rentré à Paris Cézanne envoie, le avril 1879, un mot assez froid à Pissarro : « Je nse qu'au milieu des difficultés soulevées par mon voi au Salon il serait très convenable de ne pas endre part à l'exposition des Impressionnistes. un autre côté, je m'éviterai le tracas occa-nné par les dérangements du transport de mes elques toiles. D'ailleurs je quitte Paris dans elques jours. »

Aussi dès avril s'installe-t-il avec Hortense et nfant à Melun, petite ville bien située sur les rds de la Seine et proche de la forêt de Fontai-bleau... Du côté matériel il est assez tranquille ce moment : son père lui verse régulièrement maigre pension. Et il recherche la solitude pour indre.

Zola reste malgré tout un ami fidèle, et Gabrielle fait pas grise mine à Cézanne, tout en déplorant aspect négligé. S'ils mènent chacun de leur té leur vie en art, Cézanne accepte très bien que ola ne le comprenne plus. (L'a-t-il jamais mpris ? Ce qu'il a pris pour de la compréhension, ec une mainmise contre laquelle il devait alors défendre, n'était sans doute que de l'affection.) autre part, plus égoïste, il a toujours vécu en hors de l'œuvre de Zola, mais, ignorant l'envie, est content de ses succès de vente. Et Zola, il pu le constater, est réellement bon et toujours rêt à rendre service. Que les Zola ne reçoivent s Hortense, ça l'arrange plutôt : Médan, où il cordialement invité, sera un peu un refuge ; il mpte y aller parfois travailler, loin des soucis ménagers, de la présence d'Hortense et d'un gosse qu'il aime, mais qu'il est incapable d'élever bien.

Voici juin. Cézanne écrit un peu timidement à Zola : doit-il aller le voir à Médan, comme celui-ci en avait parlé ? Le 10 mai il a été sonner rue de Boulogne (avec le succès et l'argent, l'écrivain s'est installé dans une rue tranquille, aux petits hôtels particuliers), mais Zola était parti pour la campagne depuis quelques jours. L'invitation de Zola tenait. Cézanne est allé le rejoindre à Paris le 10 juin, et ils sont partis ensemble pour Médan. La maison, entourée de verdure, est étroite et modeste. Cézanne passe là une dizaine de jours heureux, bien accueilli par Mme Zola mère, et par Gabrielle, qui joue à la dame campagnarde. Une maison isolée, rien que des paysans dans les environs, une vie simple, sans façons. Il retrouve un Zola en velours et souliers de chasse, et lui-même ne détonne pas. Leur amitié s'en trouve toute rajeunie.

A Melun, Cézanne, profitant du beau temps, passe ses journées à peindre dehors. Aucun événement ni même aucun incident. Une sorte de paresse pour tout autre chose que la peinture l'a retenu d'écrire à Zola. Vers la fin de septembre voilà que lui vient l'idée de voir la pièce tirée de *l'Assommoir* par MM. Busnach et Gastineau, dont le succès, d'abord un succès de scandale devant ce naturalisme au théâtre, se prolonge depuis des mois. Il écrit à Zola pour avoir trois places, mais pour une date déterminée, le 6 octobre, car il doit se trouver ce jour-là à Paris, où il ne va presque jamais. N'aimant guère demander, il le fait avec discrétion, et en s'excusant. De sa peinture, il ne touche qu'un mot : « Je m'ingénie comme toujours à trouver ma voie picturale. La nature m'offre les plus grandes difficultés. » Quant à sa santé, elle n'est pas mauvaise, sauf une bronchite, renouvelée de celle de 1877, qui l'a « secoué tout un mois »... Zola lui envoie tout de suite les places et l'invite à revenir à Médan, ce que Cézanne accepte volontiers : « Surtout pour cette époque où la campagne est vraiment étonnante. Il semble qu'il y a plus de silence. Voici des sensations que je ne peux exprimer, il vaut mieux les ressentir. » Cézanne va voir *l'Assommoir* avec Hortense et le petit Paul, et il remercie par un compte rendu élogieux et consciencieux, commençant par avouer ingénument : « J'étais on ne peut mieux placé, et je n'ai pas dormi du tout, quoique d'habitude je me couche un peu après 8 heures. »

Zola, détaché de la lutte qu'il a menée un moment pour la nouvelle peinture, tend à réagir maintenant

dans l'autre sens, et d'ailleurs sa prospérité grandissante fait apparaître un mauvais goût en peinture. Dans une correspondance pour le *Courrier de Saint-Pétersbourg,* il dit aux Russes que chez Manet la main trahit souvent la pensée. Et, « du reste, tous les impressionnistes pèchent par la technique... Pour être un homme de talent il faut qu'un homme réalise ce qui vit en lui ; autrement il n'est qu'un pionnier. Les impressionnistes sont précisément, selon moi, des pionniers. » Un instant ils avaient mis de grandes espérances en Manet ; mais Manet paraît épuisé par la production hâtive. Bref, pour ces artistes trop facilement satisfaits « on peut craindre qu'ils ne fassent qu'indiquer le chemin au grand artiste de l'avenir attendu par le monde ».

A Melun, Cézanne vit en dehors de la vie artistique et de ses à-côtés. Il compte y passer l'hiver. Mais dès décembre, l'hiver 1879-1880 est anormalement rigoureux : la neige s'amoncelle et la température descend jusqu'à 25° sous zéro. On ne peut plus se procurer de charbon sur place, et, leur petite réserve étant près de s'épuiser, il pense devoir se réfugier avec les siens à Paris. Malgré l'impossibilité de peindre en ce moment, le spectacle lui paraît si beau, si différent de celui de l'hiver dernier dans le Midi qu'il s'exclame : « ... c'est un hiver bien épatant ! » Zola vient de lui envoyer *Nana.* Ayant des loisirs, Cézanne s'est précipité, dit-il, sur ce roman, et il résume son éloge par : « C'est un volume magnifique. » Mais, isolé et n'ayant vu aucun article dans les trois petits journaux qu'il lit, il pense que l'on se trouve peut-être à nouveau devant une conspiration de silence, par désintéressement des choses de l'art, par pudibonderie et éloignement pour certains sujets, ce qui l'ennuie pour son ami. Or *Nana* a suscité un beau scandale, et il s'en est enlevé aussitôt 55.000 exemplaires, et la vente continue.

En mars 1880 Cézanne, Hortense et l'enfant se sont réinstallés à Paris, toujours rue de l'Ouest, mais dans un autre immeuble. Lui se trouve en pleine évolution picturale — une évolution assez lente — et il peint d'une pâte beaucoup moins épaisse, voire mince. Plus question de la fougue des débuts ; ni des effets momentanés d'atmosphère des impressionnistes, où, à force de retouches, il avait obtenu des toiles d'un aspect plus lourd, mais plus solide, et d'un esprit tout différent. Ses nouvelles toiles témoignent d'une touche réfléchie et d'un visible souci de construction et de mesure (ses derniers séjours dans le Midi y sont pour quelque chose). Manque de métier, de formation d'atelier, il n'arrive à esquiver ni à résoudre avec habileté certaines difficultés, et cela l'arrête, l'empêche de terminer certaines toiles ; en revanche il aboutit à d'extraordinaires réussites personnelles.

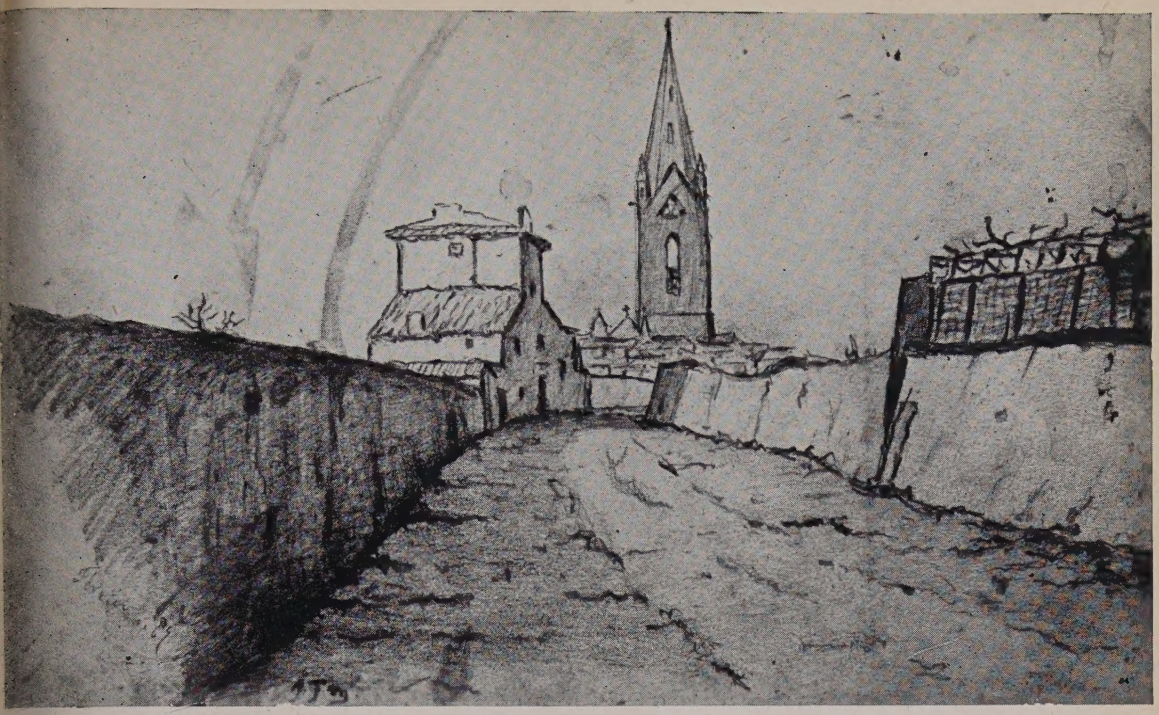
Cézanne apprend par Guillaumin que l'exposition des Impressionnistes est ouverte. Lui, a décidé de ne plus exposer, sauf au Salon, où, comme une impossible gageure, il se présente chaque fois en vain. Renoir s'abstient également de figurer aux Impressionnistes. Cézanne s'en va néanmoins voir avec une vive curiosité les nouvelles œuvres de ses anciens camarades. Là il rencontre Alexis, et aussi le docteur Gachet, qui les invite à dîner. Comme Cézanne a empêché Alexis d'aller chez les Zola, il propose en compensation de lui écrire que tous deux s'invitent à dîner pour samedi soir. Ainsi fait, il termine par : « Je suis avec reconnaissance ton ancien camarade de collège de 1854. » (les mules de politesse de ses lettres à Zola témoig d'un certain embarras : le plus souvent il lui s cordialement et même affectueusement la n mais il y a aussi des sincères salutations, comi un étranger, et quelquefois une sorte de re marquant la distance entre l'écrivain connu peintre qui...).

Cézanne va encore passer quelques jou Médan, en août. Il prend la petite barque tisée « Nana » pour aller peindre en face, une petite île qui appartient au romancier. paysage montre l'eau de la Seine au premier et, derrière quelques arbres, un morceau du v château, des bicoques et la maison, qui se déta sur un fond de verdure. La toile est faite de c de pinceau en diagonale. Comme le ménage ne paraît guère emballé devant cette interprét du site, il n'ose la leur offrir. A Médan, ce déjà plus la simplicité des débuts. On constru chalet, et l'on acquiert les prairies voisines pou faire un parc boisé. Les ambitions des Zola dissent avec le succès.

Fin octobre Solari apporte à Cézanne une de Zola annonçant la mort de sa mère. Céz vient de l'apprendre par les journaux. Et auss Mme Zola allait être enterrée à Aix ; c'est quoi il n'a pas été tout de suite à Médan. Zo écrit qu'il va revenir à Paris. Cézanne att donc quelques jours pour le voir, à moins qu ami ne désire qu'il se rende à Médan : il se à sa disposition pour tout service. Ses condolé sont simples : « Je comprends bien tout ce qu triste ta position, je souhaite que ta santé moins s'en ressente le moins possible, ainsi c femme. »

Pendant ces mois d'automne et d'hiver, c prêtent mal à la peinture au dehors, Cézanne le logement de la rue de l'Ouest, travaille série de natures mortes avec les objets les simples : des pommes qui se conservent, p une nappe arrangée, une petite cruche à l forme de cône tronqué, etc., le tout disposé tablette d'un coffre rustique, le papier mura bleu à feuilles, ton sur ton, servant de fon coffre, dont on voit la tablette et un morce devant, avec sa ferrure rudimentaire, est tour interprété en vert brun ; tablette bru et devant jaune lumineux avec la serrure en brun avec touches vertes ; coffre brun av éléments verts dans le plan horizontal, tend rouge dans le plan vertical ; ou brun nuanc ferrure noire... La nature morte intitulée *P et Biscuits* (46×55 cm.) paraît inachevée qu est le nez dessus, mais un léger recul per se rendre compte que l'on se trouve deva chef-d'œuvre complet. Devant ce même papi bleu dont les fleurs paraissent à peine esq — en réalité, que de touches dans ce morc si discrètement mises, si exactes : équili goût, d'intelligence et de sensibilité — tablette brun bleu sont répandues quatorze p rouges et jaunes ; et l'on voit aussi une d'assiette à large bord bleu, avec deux longs, l'un rose. Le trait qui cerne ce pommes reste séparé du relief. « L'i extraordinaire de ces couleurs est due tot à leur contraste avec les tons neutres. » (V

(A su



Dessin de Cézanne, probablement de 1872-1873, pour un tableau représentant un village des environs de Paris. (Document inédit appartenant à une collection particulière.)

Sépia de Cézanne dans laquelle on reconnaît l'influence de Delacroix.
(Document inédit appartenant à une collection particulière.)

Comité de Direction } Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Administrateur : S. QUILICI.

Fondateur
GEORGES OU

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie Bobigny. — Dépôt légal 3e trimestre 1951. — Imprimeur nº 1